3 1761 06676075 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laviedemonpre00kotz

LA VIE

DE

MON PÈRE.

LA VIE
DE
MON PÈRE.

PAR KOTZEBUE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

M. D. L. D'A.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMP.

1799.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

bmf
FRA
0053103

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Mon but en traduisant ce petit ouvrage a été non-seulement de donner plus de publicité à une charmante production de Kotzebue, mais encore de démontrer la possibilité de traduire littéralement, pour ainsi dire mot à mot une langue étrangère, en conservant la pureté de l'idiome françois.

La richesse, la diffuse abondance de la langue allemande contrastent plus particulièrement avec la clarté et la pauvreté de la notre, et présentent au traducteur exact une difficulté qui ne peut être surmontée qu'avec peine; de plus, chaque idiome de ces deux lan-

gues si différentes à une foule d'expressions, de tournures qui lui appartiennent exclusivement. Ainsi, en offrant pour preuve de la possibilité que j'avance la traduction d'un ouvrage allemand en françois, je crois donner en ce genre, la plus forte que l'on puisse exiger.

La grande partie de nos traducteur, paroit peu digne de ce nom. Elle s'est plus attachée jusqu'à présent à imiter, à commenter méme ses originaux qu'à nous les présenter avec fidélité; et cet abus, cette espèce de vol fait à un pauvre auteur qui ne peut s'y opposer, devient une perte réelle pour le public, quand, (ce qui arrive fréquement) le traducteur ne peut trouver dans son propre fonds, de quoi remplacer

ce qu'il omet, ou ce qu'il soustrait.

Mais, me dira-t-on, cet abus, est-il si criant dans la traduction d'un ouvrage de pur agrément? Non certainement; toutes ces productions qui n'ont d'autre mérite, celui de la gaieté, du style, ou de la circonstance, peuvent être imitées, commentées, retournées de toutes les manières, sans que le public ait le droit ou la volonté de s'en fâcher. Mais comme dans ce cas, tous les changemens, soustractions, commentaires, imitations, qu'un traducteur peut faire, sont toujours proportionnés au mérite intrinsèque de l'ouvrage, que par conséquent la gloire que l'on en retire est très-bornée, il me paroit plus simple de ménager l'amour-propre de

l'auteur et de le rendre tel qu'il est.

Je suis loin cependant de vouloir proscrire entièrement le genre plus facile, plus agréable de l'imitation, admissible ou indifférent dans quelques cas, et indispensable dans d'autres, nommément, dans la traduction des poësies en général, des pièces de théâtre, en un mot dans celle de tous les ouvrages, où le beau est purement idéal et de convention.

En vain, les plus grands auteurs ont-ils cherché à rallier à une idée générale, toutes les idées particulières sur le goût. Chaque nation a conservé le sien, et c'est précisément dans la poësie que ces nuances du goût, sont le plus sensibles. Prenons pour exemples, quelques-

uns des poëtes les plus célèbres des différentes nations modernes; le Tasse, le Dante, le Camoëns, Milton, et Voltaire; comparons-les, dans les passages sublimes de leurs ouvrages; nous les verrons tous marcher à-peu-près sur la même ligne, excepté peut-être le poëte françois. Comparons ensuite, la marche et la diction de leurs poëmes; nous verrons le Dante, méprisant les règles prescrites par les pères de l'épopée nous présenter une suite de tableaux énergiques, effrayans, sublimes si l'on veut, mais dont la réunion constitue si peu un poëme épique que l'auteur lui-même n'osant lui donner ce titre, s'est borné à le nommer, la grande comédie.

Nous verrons le Camoëns, plus régulier, aussi brillant, trai-

tant un sujet national, inspirer plus d'intérêt que le Dante, qui ne nous présente que d'effroyables images ; mais en même temps, ce grand poëte s'abandonne fréquemment aux écarts de son imagination, négliger son style, et passer successivement, du bas au noble, et du nerveux au boursoufflé.

Nous verrons dans Milton le poëte extravagant et sublime, et dans le Paradis perdu, le chef-d'oeuvre du génie en délire.

Enfin, ce qui peut donner lieu à une réflexion singulière, nous verrons par la suite de ces jugemens que j'emprunte des plus grands écrivains du siècle, que les deux auteurs dont je n'ai pas encore parlé (le Tasse et Voltaire) et entre lesquels l'opinion publique à établi une si

grande distance, sont cependant ceux qui se rapprochent le plus dans la marche, et l'observation des règles prescrites dans la poëtique d'Aristote. Ce qui permet de croire que la différence d'intérêt des sujets a plus que toute autre cause contribué à la différence de succès des ouvrages. A talent égal des auteurs, Armide devoit toujours être plus aimable que St. Louis; et quelque bon chrétien, quelque bon françois que l'on pût être, Renaud dans les bras d'Armide devoit intéresser, émouvoir plus puissamment que le bon roi Henri écoutant les sermons de St. Louis.

Ce tableau, quelque rapide, quelque imparfait qu'il soit, suffit cependant pour démontrer combien ces nuances de goût, cette différence de diction, enfin

ce contraste de caractères présenteroient de difficultés au traducteur d'un ouvrage de ce genre, et combien il seroit absurde de vouloir le faire passer en françois en conservant son sens littéral.

L'imitation est non-seulement permise dans ce cas, mais même absolument indispensable.

Mais quel talent une pareille entreprise ne'xige-t-elle pas ? et la connoissance exacte d'une langue suffit-elle pour la traduction d'un de ses chef-d'oeuvres ?

Si le public ne demande point que le traducteur entre en rivalité avec son modèle, du moins exige-t-il le plus grand art dans les additions, et les changemens, que le premier juge convenables, et quelle précision, quelle

sureté de goût une pareille tâche ne nécessite-t-elle pas?

Ceci ramène naturellement à l'opinion si savamment discutée par Mr. de la Harpe, sur la nécessité de traduire tout poëme en vers. (Le lecteur permettra que je le renvoie sur cet objet aux mélanges de littérature de cet auteur, et certainement tout sera avantage pour lui, quant à la forme et au fonds de la discussion.)

Je me bornerai simplement à faire parler l'expérience. Quel est le lecteur, qui après avoir lu l'élégante traduction des Géorgiques, ou des premiers chants de l'Eneïde par Mr. l'abbé de Lille, peut encore jeter les yeux sur celle en prose de l'abbé Desfontaines? Cependant le dernier au-

teur n'étoit pas sans mérite littéraire.

L'on m'objectera peut-être que la traduction en prose de l'Iliade par Mde. Dacier est infiniment supérieure à celle en vers de Bréboeuf. J'en enviendrai ; mais s'il a plu à un auteur sans talent de travestir en vers froids et plats le chef-d'oeuvre de l'antiquité, son ineptie ne peut servir d'argumens contre les succès bien mérités de MM. de Lille, Colardeau (1), et Dumouriez (2).

J'ignore si le charmant poëme

(1) Mr. Colardeau, connu par ses ouvrages dramatiques nommément la tragédie d'Astarbé, par quelques traductions en vers de l'anglois, et par celle commencée et non continuée de la Jérusalem délivrée.

(2) Mr. Dumouriez, (père du général) connu par la traduction du poëme italien de Richardet.

traduit par ce dernier auteur, l'avoit été précédemment en prose ; mais je doute que cette traduction, si elle existe, puisse entrer en rivalité avec celle en vers de Mr. Dumouriez. Non-seulement cet auteur n'est pas resté au dessous de l'original ; mais par des changemens judicieux, par des additions dictées par le goût, par un style plein de grâce, de légéreté, de piquant, et de gaieté substituée à la licence italienne, il est parvenu à dérober jusqu'à l'art du traducteur, et, pour ainsi dire, à naturaliser son ouvrage.

Tout le monde connoit les charmantes traductions de Mr. Colardeau, et regrette que cet auteur ait borné à quelques chants celle en vers de la Jérusalem délivrée. La traduction en prose de ce poëme par Mr. de Mirabeau

rend il est vrai cette perte moins sensible; mais elle n'en est pas moins une, et pour faire encore parler Mr. de la Harpe: *le vers seul rend la grâce du vers.*

Les pièces fugitives, dont le mérite consiste généralement dans la finesse des idées, dans le choix et l'arrangement des mots, fourmillent de ces expressions, et de ces tournures particulières à chaque langue, et ne permettent ainsi ordinairement que l'imitation.

Les pièces de théâtre sont de toutes les productions celles qui portent le plus l'empreinte du caractère national, et appartiennent le plus exclusivement à leur sol. Il est donc impossible de les traduire littéralement.

Que l'on me permette ici une réflexion qui en m'éloignant un mo-

moment de mon sujet m'y ramenera cependant.

En vain une secte d'écrivains modernes, parmi lesquels l'on distingue pourtant quelques gens de mérite, a-t-elle tenté d'établir une rivalité entre le théâtre français et le théâtre anglois, et feint même d'accorder une espèce de supériorité à ce dernier. Ses pitoyables argumens ont été depuis long-temps victorieusement combattus; et l'Europe entière en lisant, traduisant, et représentant les chef-d'oeuvres de Racine, de Corneille, et de Voltaire, et en n'accordant à Shakespeare qu'une admiration froide et stérile, a jugé ce procès en dernier ressort.

Tous les écrivains célèbres qui ont recherché les causes de la supériorité reconnue du théâtre

françois, l'ont généralement attribuée à son rapprochement avec les Anciens, à l'exacte observance des règles dramatiques, et surtout à la clarté, la pureté, et la noblesse toujours soutenue de sa diction; et c'est vraisemblablement au concours de ces causes, et au complément de leurs effets, que la langue françoise a dû l'avantage de voir ses chef-d'oeuvres dramatiques passer sur les scènes étrangères, en entier, et sans être dénaturés.

Mais il est à observer, que si le succès du théâtre françois porte atteinte à l'opinion que je viens d'énoncer, de l'impossibilité de traduire littéralement les ouvrages dramatiques, il est à observer dis-je que cette exception est particulière à la scène françoise

et constitue peut-être son plus bel éloge.

Mr. le Tourneur un des fauteurs les plus zélés, mais en même temps des plus éclairés du système anglomane, me fournira à-la-fois et des armes contre son opinion et des preuves à l'appui de la mienne. Certes, sa traduction élégante, et pleine de goût du théâtre de Shakespear, est la critique la plus sévère, qui ait jamais été faite des ouvrages de ce grand Tragique; et Mr. le Tourneur en traduisant avec éloquence les passages sublimes de Shakespear, en jetant à propos un voile sur ses obscénités, en faisant disparoître avec art l'inégalité de son style, n'est cependant parvenu qu'à le rendre lisible, ou pour m'expliquer mieux, qu'à le mettre à la portée des gens de

goût, sans cependant le rendre susceptible de paroître sur notre scène; l'on ne peut, il me semble, donner d'autre solution à cette espèce de problème que celle-ci: c'est que le traducteur a conservé le cadre de son original.

Je laisse à des gens plus éclairés que moi le soin d'étendre et de commenter cette idée qui peut-être l'a déjà été, mais certainement à mon insu.

Je reviens directement à mon sujet, et propose au lecteur de jeter avec moi un coup-d'oeil sur les différens théâtres de l'Europe. Le théâtre italien est usé sans avoir presque vécu, et ne peut guère être traduit qu'à l'usage des boulevards ou de la foire St. Germain.

Le théâtre espagnol brillant

pendant la splendeur de la monarchie a suivi sa décadence.

Les autres théâtres de l'Europe sont encore en enfance, excepté peut-être le théâtre allemand, qui, s'il en faut croire les écrivains de cette nation, a fait depuis trente ans des progrès surprenans.

Il n'existe donc réellement que le théâtre françois, et anglois. J'ai déjà fait voir, l'impossibilité de transporter la scène angloise telle qu'elle est sur la scène françoise, et je crois pouvoir assurer, qu'autant le personnage de Carigan, dans la tempête, ou la scène des fossoyeurs d'Hamlet (1) inspireroient de dégoût et d'hor-

(1) Tragédies de Shakespear.

reur à des spectateurs françois, autant les plus belles scènes de Racine paroîtroient froides à un parterre anglois.

Il faut distinguer deux modes dans la traduction des ouvrages dramatiques; le premier, celui que Mr. le Tourneur a suivi dans la traduction des oeuvres de Shakespear, et le second, plus difficile, ayant pour but d'acquérir, et de naturaliser une production étrangère, en l'établissant sur la scène.

Il est, j'en conviens, des pièces dont le cadre et l'ensemble se refusent à cette espèce de naturalisation; mais si elles ont de véritables beautés le poëte habile s'en empare, leur donne un nouveau costume, et nous les

présente dans leur véritable jour. Les ouvrages de nos grands auteurs tragiques fournissent des preuves réitérées de ce que j'avance; Eschile revit dans Corneille, et Sophocle, et Euripide ont prêté de grandes beautés aux chef-d'oeuvres de Racine et de Voltaire.

Il est d'autres pièces, mais en petit nombre, qui sans souffrir la traduction littérale, permettent cependant une imitation plus exacte et dont le traducteur, en conservant le cadre et la marche, se contente de changer les ornemens, pour leur en substituer de plus analogues au goût de la nation pour laquelle il écrit; telles sont l'Electre de Mr. de Voltaire, le Philoctète de Mr. de la Harpe etc.

L'on observera en passant, que ce qui vient d'être dit, sur la traduction des tragédies, peut s'appliquer à celle des comédies; mais moins généralement. Molière a imité avec succès quelques pièces espagnoles; et Regnard nous a donné dans les Menechmes une des pièces les plus piquantes du théâtre françois.

En outre, des poëmes tant en vers, qu'en prose, des pièces de théâtre et de la presque totalité des poësies, il existe encore plusieurs ouvrages en prose qui se refusent également à la traduction littérale: tels sont les discours académiques, et autres, les oraisons funèbres, en un mot tous les ouvrages dans lesquels l'auteur prenant un vol élevé, ne se soutient qu'à l'aide de métaphores

hardies, et de fortes images. Le goût seul il est vrai, doit désigner ces ornemens, mais comme chaque nation a le sien particulier, il résulte de ces contrastes de goût, des nuances plus ou moins sensibles. A l'exception de ceux de ce genre, je crois que la totalité des ouvrages en prose devroit être traduite littéralement. Je n'entends pas ici par traduction littérale, la traduction servile de chaque mot, encore moins l'obligation de suivre l'ordre d'une phrase; (ce qui seroit principalement impraticable dans la traduction d'un ouvrage allemand) mais je crois que l'attention, en rendant le sens d'une phrase, de le renfermer dans les bornes données à la période du texte, répandroit d'abord plus de clarté et nous donneroit en outre une connoissance plus ex-

acte de l'esprit, ou du génie de l'auteur. Cette observation est principalement applicable à la traduction de tous les ouvrages didactiques.

Ce qui a été dit plus haut, des expressions, et des tournures particulières à chaque langue, fait une exception à cette règle; dans ce cas le traducteur, sans s'attacher au sens littéral, se borne à rendre l'idée. Le grand art est alors, de rendre, quand cette possibilité existe, une tournure nationale par une tournure de même genre ou pour m'expliquer plus clairement, de traduire un germanisme par un gallicisme.

Ces idées générales, et que j'indique à peine, exigeroient

je le sens un plus grand développement : mais cette discussion m'entraîneroit au delà des bornes que je me suis prescrites. Je laisse donc au lecteur le soin de les étendre et de les commenter à son gré, et je passe à l'examen rapide du petit roman dont j'offre ici la traduction.

L'auteur dans sa préface rend compte de la circonstance qui a donné lieu à cet ouvrage. On s'attendroit après cela à n'y trouver tout au plus que le mérite de la difficulté vaincue; mais l'auteur a su faire disparoître jusqu'aux traces des entraves mises à sa marche. Son roman est plein de naturel, et les douze mots qui en forment la base et qui font successivement les titres des douze chapitres, occupent si bien leurs

placés et d'une manière si naturelle, qu'ils semblent avoir uniquement obéi à l'imagination de l'auteur.

Mr. Kotzebue paroit dans les deux premiers chapitres de son ouvrage vouloir imiter la marche et le style de Sterne dans le charmant roman de Tristram Shandy. Le caractère de mon grand-père est un peu copié de celui de mon oncle Tobie, quoiqu'à dire vrai le point de ressemblance le plus frappant soit le rabâchage perpétuel de ces deux personnages. Celui de mon grand-père devient même un peu fatigant; mais heureusement la mort du bon homme, qui suit de près la naissance du héros, y met fin, et les événemens marchent alors avec rapidité, gaieté

et vraisemblance jusqu'au sixième chapitre.

La rencontre du lutin dans les mines des montagnes de Harz, et l'influence que cet incident a sur le sort du héros, m'ont paru des moyens au-dessous de Mr. Kotzebue, et un peu usés pour le siècle. Il me semble que cet auteur auroit pu trouver dix motifs plus naturels et plus vraisemblables à l'expulsion de mon père du château de Süssenhayn.

La suite de l'ouvrage jusqu'à la réunion de mon père avec Mr. van Doelen, qui peut-être est un peu trop prévue, est pleine d'une critique fine et de détails agréables et intéressans. Au total les caractères des héros

de ce petit roman sont imaginés avec esprit, et dessinés avec beaucoup de naturel. On reprochera cependant à cet ouvrage une trop grande prétention à la gaieté qui n'y est pas toujours également soutenue.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

*Je me trouvois l'automne dernier chez un de mes amis assesseur et directeur de l'université de * *; nous parlions ensemble de bouts-rimés, et autres petits jeux d'esprit qui de temps en temps nous fournissoient une occupation agréable. Il me vint un jour dans l'idée de sortir des bornes de cet amusement journalier, et je priai mon ami de me dicter douze mots, les premiers qui se présenteroient, me faisant fort de bâtir sur ces mots un petit roman divisé en douze chapitres. Voici les mots qu'il me dicta:* Volcan, Ministre, Hanneton, Autruche, Orage, Mine, Océan, Loup, Plomb, Lâcheté, Enfer *et* Corruption.

Quelques mois après je retrouvai dans mes papiers ce petit billet que j'avois entièrement perdu de vue, je me rappelai ma promesse et me mis à l'ouvrage. Le

Lecteur jugera si j'ai perdu mon temps, ou tiré parti de mon sujet. Dans tous les cas il me semble que ce petit ouvrage peut avoir un but d'utilité, en laissant entrevoir aux jeunes gens qui débutent dans la carrière littéraire, la possibilité de réunir et coudre ensemble par les liens de l'intérêt et de la vraisemblance une multitude d'idées qui au premier coup-d'oeil paroissent n'avoir entre elles aucune espèce de rapport.

LA VIE
DE
MON PÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Volcan.

LE premier jour du carême à 5 heures du matin, mon grand-père, un des individus les plus considérés et les plus marquans de la province, sonna comme à son ordinaire, et se fit apporter son chocolat: il alluma sa pipe et au milieu de la vapeur épaisse d'un tabac de Karaka il se mit à réfléchir et à parcourir avec délectation les actions principales et politiques d'une foule de héros depuis long temps réduits en poussière, initiant de temps en temps par quelques petits mots sententieux et philosophiques son vieux domestique

Schrimps dans ses profondes méditations. On ne distinguoit dans la vie de mon grand-père qu'une *action principale* et qu'une *action politique*. Son *action principale*, comme il la nommoit avec beaucoup de bonhomie, étoit son mariage conclu deux ans auparavant, à l'âge de 70 avec ma grand'mère, jeune et vive égrillarde de 19; celle-ci qui ne comprenoit pas même ce que son mari entendoit par *action principale*, n'étoit pas peu embarrassée et rougissoit involontairement jusqu'au bout des doigts, quand il honoroit leur mariage de cette denomination; elle avoit contracté l'habitude à ce mot *principale* de tourner machinalement les yeux vers lui, et au mot *action*, machinalement encore de le mesurer de la tête aux pieds avec un regard très-sardonique, sans cependant faire usage d'une langue assez bien déliée pour rendre ce qui se passoit dans son esprit. *L'action politique* de mon grand-père datoit déjà de 42 ans, elle avoit

eu lieu au retour du prince régnant, alors prince héréditaire: à cette époque la noblesse du pays jugea à propos de députer quelques uns de ses membres jusqu'aux frontières pour recevoir et complimenter S. A. Mon grand-père, grand écuyer, grand connoisseur en chevaux, s'étoit acquis une certaine considération, et fut en cette qualité choisi pour débiter la harangue. Dans sa 70ème année il se rappeloit encore avec plaisir qu'il avoit prononcé ce chef d'oeuvre d'éloquence sans hésiter un moment, et cet agréable souvenir venoit charmer quelques instans de sa paisible vieillesse. La tabatière d'or garnie en diamans qu'il reçut alors des mains du prince étoit toujours restée la boîte favorite, en dépit du ridicule que la mode tyrannique avoit voulu jeter sur sa forme carrée. Toujours quelques accessoires de cette *action politique* faisoient éprouver une douce vibration aux fibres de la mémoire de mon grand-père, et quand il étoit de

bonne humeur il avoit l'habitude d'en faire part à son vieux serviteur Schrimps. Aussi faut-il avouer qu'aucun sujet ne mettoit mieux en jeu sa brillante loquacité que ce mémorable retour du prince dans sa patrie. Quand par exemple Schrimps à cinq heures du matin s'approchoit de son lit, tiroit les vieux rideaux de damas, et lui disoit, *Monsieur il fait aujourd'hui un temps superbe*, mon grand-père regardoit tout de suite par la fenêtre, et si l'azur du plus bel horizon lui laissoit apercevoir seulement un nuage gros comme la fumée qui sortoit de sa pipe, il répondoit en secouant la tête, *Ah Schrimps ! je ne reverrai plus un printemps aussi beau que celui que j'ai vu il y a 42 ans, c'étoit à . . . .* Schrimps savoit déjà ce qui alloit suivre, et comme il connoissoit la *longueur*, la *largeur* enfin toutes les dimensions de l'*action politique*, il se pressoit d'interrompre le récit de son maître par une nouvelle question

Avez vous déjà vu, Monsieur, cette jolie voiture de voyage que Madame votre épouse a achetée hier?

M. G. P. Oui, Schrimps, je l'ai déjà vue: mais entre nous ma femme n'y entend rien du tout, la voiture dans laquelle S. A. fit son voyage il y a 42 ans...

Sch. Monsieur, voilà les Gazettes; le Roi de Prusse rassemble des troupes sur nos frontières ....

M. G. P. Eh bien Schrimps! ne l'avois-je pas déjà pensé depuis longtemps? je sais que le prince me disoit là-dessus il y a 42 ans..... Ainsi Schrimps auroit pu parler comètes, astronomie que mon grand-père auroit toujours trouvé le secretde se remettre en selle sur son dada favori.

Quelquefois, mais rarement cependant, il parloit de son *action principale*, dont il s'étoit déjà repenti 730 fois dans le coursdes deux années écoulées depuis sa conclusion. Ma grand'mère .....

il ne sera pas facile de tracer son portrait, vu que chaque instant du jour produisoit chez elle une nuance différente, et que la veille et le lendemain n'avoient entre eux aucun rapport, je me contenterai de copier avec fidélité quelques traits caractéristiques que j'ai rencontrés épars dans un manuscrit de Mr. van Doelen. Elle descendoit d'une famille très-nouvellement anoblie, et n'en avoit que plus de prétention à l'ancienne noblesse; chaque état dans ce monde tend insensiblement à s'élever d'un degré au-dessus de son atmosphère naturelle. Le secrétaire usurpe les droits du ministre, le ministre les droits du prince, et le prince quelquefois les droits de la divinité. Ma grand'mère même parfois auroit voulu revenir sur la création; elle trouvoit odieux par exemple, qu'un gentilhomme, et qu'un bourgeois eussent un nez pareil, et que la seule différence qu'il y eût, fût que le noble le portât un peu plus au vent.

Elle avoit un noble désir de s'instruire, (en bon françois, beaucoup de curiosité;) une affabilité charmante, (en françois du jargon et des minauderies) une judiciaire admirable, (en françois l'art de tourner tout en ridicule). Elle étoit coquette et galante, (en françois ....) et n'étoit jamais plus contente que quand elle pouvoit affecter un air de protection.

Mais chut ! je l'entends, elle monte l'escalier, et vîte je me tapis avec respect dans un coin de la chambre.

Le jour du mercredi des cendres à cinq heures du matin, ma grand'mère revint du bal masqué, donnant le bras à un jeune homme qui avoit eu la bonté de lui servir d'écuyer.

Ce jeune homme étoit le célèbre monsieur de Süssenhayn (1) que tout le

(1) Süssenhayn, traduction littérale, *haie douce*, ce qui n'auroit pas en françois, le *piquant* que cela a peut-être en allemand.

monde connoit déjà, vu qu'il est la copie frappante d'une centaine d'originaux que nous avons sans cesse sous les yeux. Il avoit de petits bijoux, de grandes dettes, quelques intrigues bourgeoises, et jouissoit alors du bonheur d'être dans les bonnes grâces de ma grand'mère.

Mon grand-père leur souhaita à travers une bouffée de tabac le bon jour le plus affectueux. Mais l'oeil bleu de son épouse avoit perdu sa vivacité, et des rides éparses sur son front dénotoient quelques ennuis secrets. On s'approcha de la table du thé.

M. G. P. Qu'est-ce que tu as, mon coeur? Tu as l'air toute préoccupée, as-tu quelque chagrin?

M. G. M. A me désespérer! à mourir!

M. G. P. Explique-toi.

M. G. M. Imaginez-vous que la conseillère de X** va avec son vieux podagre de mari faire un voyage en Italie.

M. G. P. Ah! ah!

M. G. M. Une bourgeoise! qui n'a pas la moitié de mon revenu. Comme elle se fera valoir à son retour! combien de belles choses elle aura vues! que de modes nouvelles elle rapportera! car l'Italie est absolument à la porte de Paris.

M. G. P. Oui cela est vrai.

M. G. M. Elle jouera le premier rôle dans toutes les assemblées, elle racontera toujours, sera des descriptions ....

M. G. P. Oui cela est vrai.

M. G. M. Encore si elle y entendoit quelque chose! mais un sujet que je ferois durer deux heures, elle l'épuisera sottement dans cinq minutes. (Ici ma grand'mère avoit raison; elle possédoit si bien l'art de commenter et d'étendre le sujet le plus minutieux, que ses récits ressembloient à ces matières ductiles dont une main adroite parvient à tirer des fils étonnans par leur longueur.)

Ah ! continua-t-elle, la tête me tourne quand je pense à cette charmante Italie, quand je me représente la Madone de Médicis, Apollon avec sa massue, Hercule avec sa lyre, les neuf Grâces, et les trois Muses, Tysiphone, Alecton et Mégère.

Mon grand-père admiroit en silence la profonde érudition de ma grand'mère, qui fit enfin sauter la mine.

M. G. M. Il faut que je vous dise mon ange que a nuit dernière, j'ai rêvé que nous faisions ensemble un voyage en Italie.

M. G. P. Ah! ah!

(C'étoit un des principaux secrets de ma grand'mère, quand elle vouloit amener son mari à quelque chose, de lui dire qu'elle l'avoit rêvé) Qu'est-ce qu'il y auroit donc de si extraordinaire, mon ange, continuat-elle, si tu réalisois mon songe et si nous partions dans deux mois pour Naples?

Mon grand-père accoutumé à ces es-

pèces de sorties lui démontra avec le plus grand sang froid, que c'étoit une *action principale* à laquelle un vieillard de 70 ans ne pouvoit se déterminer aussi facilement. Il lui suppléa les frais du voyage qu'il avoit fait 42 ans auparavant, et qui ne pouvoient entrer en comparaison avec ceux d'un voyage en Italie; il lui représenta les inconvéniens d'une grossesse de 5 mois, et les dangers auxquels elle s'exposeroit. Mais peine inutile! quand Madame s'étoit mis quelque chose dans la tête, le bonhomme auroit eu plus de facilité à arrêter les ailes d'un moulin à vent qu'à obtenir de sa femme le sacrifice d'une volonté ou même d'un désir. Les larmes, les caresses, tout étoit employé; et ces foibles armes, que notre sexe dédaigne étoient cependant l'écueil sur lequel sa fermeté, et ses résolutions venoient échouer. Il se décida donc à la seconde action principale de sa vie, ou pour mieux dire, il se laissa aller.

» Oh! mon bon grand-père! qu'une
» douce rosée humecte ta cendre paisi-
» ble! qu'une verdure éternelle om-
» brage ton tombeau! tu étois un brave
» homme, mais un foible mari. La
» présence de S. A. n'avoit pu t'intimi-
» der, quand, il y a 42 ans, tu fis ton
» action politique, et ta femme pouvoit
» cependant par un regard te réduire au
» silence. Tes affaires étoient dans le
» meilleur état possible. On admiroit
» en toi l'esprit solide d'une économie
» prévoyante, jusqu'à l'époque de ton
» action principale, et cependant pour
» fournir aux frais du voyage il te fal-
» lut recourir à la gent usurière, chré-
» tienne et judaïque. Tu aimois le re-
» pos si nécessaire, si agréable à ton
» âge; mais l'on t'arracha de ton fau-
» teuil rembourré, et on te traîna en
» Italie. Tu aimois l'honneur, il planoit
» d'une aile légère sur toi et sur ta mai-
» son, mais depuis ton action principale
» il étoit devenu problématique pour la

» médisance et l'oisiveté. Sur un mil-
» lion d'yeux, deux seuls étoient aveug-
» lés, et ces yeux étoient les tiens. Mais
» qu'est-ce qui a pu te dédommager
» de toute l'incommodité du voyage, de
» cette heure entière d'impatience où tu
» attendois ta pipe et ton chocolat?
» — Rien, si ce n'est l'a condescen-
» dance de ma grand'mère, qui te permit
» de faire faire ta voiture de route sur
» le modèle de celle dans laquelle S.
» A. 42 ans auparavant étoit revenue
» dans son pays natal. »

Ainsi tout s'arrangea contre vents et marées.

Ma grand'mère et son sigisbée s'établirent dans le fond, mon vieux grand-père et son fidelle Schrimps vis-à-vis. Ils visitèrent Milan, Venise et Rome. Dans cette reine des cités mon grand-père se sut bon gré de sa seconde *action politique* quand il eut l'honneur d'être présente à SaSainteté Ma grand'mère se donna des airs de connoisseurs, s'étant

procuré les *recherches sur l'antiquité* par Winkelman, elle acheta pour 2000 écus de modernes antiques, et se crut plus que jamais à même de réduire la conseillère de X** au silence.

De Rome on vint à Naples, et c'est à ce voyage auquel je dois rendre grâces de mon existence: car malgré le huitième mois de sa grossesse, deux jours après son arrivée ma grand'mère conçut le dessein d'aller faire une excursion sur le Vésuve. En vain mon grand-père tenta de s'y opposer, ses réflexions sur l'état de ma grand'mère, ses craintes sur les suites fâcheuses que cette *action principale* pouvoit avoir, tout fut en pure perte, et il fut ordonné à Schrimps d'aller chercher deux guides avec lesquels ma grand'mère tenta son audacieuse entreprise. Mon grand-père et Schrimps restèrent à la maison.

Quiconque à gravi le Vésuve sait que cette partie de plaisir convient peu à une femme grosse de huit mois. Plus

l'on approche du sommet, et plus l'on enfonce dans la cendre, et pour un pas que l'on fait en avant, on en recule souvent deux. A peine à moitié chemin ma grand-mère s'aperçut qu'elle avoit fait une école, mais comme une de ses principales maximes étoit de ne jamais faire une inconséquence à demi, vu qu'en général on pardonne plus facilement une fausse démarche consommée, qu'une légère sottise mal-adroitement déguisée, elle continua à grimper avec un nouveau courage, arriva au sommet, du Volcan et vit.... rien. Elle s'en consola avec l'agréable idée de pouvoir dire un jour qu'elle y étoit venue, elle voulut s'en retourner, fit un faux, pas et.... mon père vit le jour.

CHAPITRE II.

Le Ministre.

Ah! nous le tenons dit Schrimps, en ouvrant la porte de mon grand-père. Madame votre épouse est accouchée.

M. G. P. Sur le Vésuve?

S. Aussi vrai que je m'appelle Jacob Schrimps, sur le haut du Vésuve à l'endroit où la fumée est la plus épaisse.

M. G. P. Morbleu! tonnerre de Dieu! dans tout le cours de la vie de mon grand-père c'étoit la seconde fois qu'il étoit sorti une imprécation de sa bouche. Il falloit le surprendre par une fort désagréable nouvelle, ou casser les vitres d'une manière étrange pour pouvoir le porter à cette extrémité. Six mois après son *action principale* il avoit juré pour la première fois de sa vie; le singe chéri de ma grand'mère en fut la cause. Malgré toute sa gentillesse il n'avoit pu lutter contre les grâces du sémillant Süssen-

senhayn, et le ci-devant favori un peu négligé s'étant avisé un jour de mettre en pièces quelques cartes d'Europe, et entre autres le théâtre de la guerre, Schrimps tout étourdi de cet événement désastreux, étoit venu l'annoncer à mon grand-père avec aussi peu de précaution que l'accouchement de ma grand'mère sur le Vésuve.

Eh! bien, sacre-bleu! quel parti prendre? dit mon grand-père.

S. Je vais au plus vîte faire atteler la calèche. Le cocher montera jusqu'au lieu où est madame votre épouse, et la ramenera tout doucement.

M. G. P. Oui, Schrimps, mais je ne crois pas que la voiture puisse arriver jusque-là. J'ai lu dans un vieux *dictionnaire de Botanique* que le chemin n'étoit praticable qu'environ un demi-quart de mille d'Italie, et que de là au sommet il falloit absolument gravir.

S. Balivernes! Monsieur, j'ai aussi un peu couru le monde, et je sais ce que

c'est qu'une montagne j'étois une fois sur le Blocksberg. (1)

M. G. P. Comment Schrimps, tu as été sur le Blocksberg! oh! raconte-moi ce que l'on y voit.

S. Ah grand Dieu, ce que l'on y voit! des fourches à demi brulées, des manches à balai brisés sont épars sur l'herbe desséchée. L'arbitre de nos destinées sait seul, quel affreux bacchanal a lieu sur son sommet les jours de Sabat.

M. G. P. Eh oui je le sais Schrimps! le diable y donne un grand festin ou toutes les Dames de sa cour sont invitées. oh! j'en ai connu plusieurs. Il y a 42 ans, quand j'eus l'honneur d'accompagner S. A. pendant quelques postes, j'en aperçus quelques-unes parmi lesquelles je distinguai les Dames d'honneur de la

(1) Blocksberg ou Brocken, montagne considérable dans le cercle de haute-Saxe, sur laquelle le peuple croit qu'il s'assemble des sorciers.

Princesse. L'une étoit vieille, bourgeonnée, et avoit les yeux éraillés; l'autre étoit, jeune fraîche, et avoit les plus beaux yeux bleux du monde. Le conseiller le Bösewits me dit alors: *La vieille aux rouges est une sorcière, et la jeune aux yeux bleues est une enchanteresse.*

S. Oui, Monsieur, mais sorcière ou enchanteresse c'est la même chose.

M. G. P. Oui, Schrimps, tu as à-peu-près raison, mais cependant l'expérience nous prouve que telle jeune et vive enchanteresse de 18 ans se trouve ordinairement 7 ou 8 lustres plus tard métamorphosée en sorcière.

S. L'année 52, j'étois aussi sur la montagne des géants, où le Lutin exerce son empire.

M. G. P. Eh bien, Schrimps, s'amusa-t-il à tes dépens.

S. Deux fois il vint à moi sous la forme d'un tourbillon, enleva mon chapeau de dessus ma tête, l'entraîna jus-

qu'au bas de la montagne, et me donna assez à courir, je vous assure.

M. G. P. (se tenant les côtés) Ah! ah! ah! ah... j'aurois bien voulu te voir courir, Schrimps.

S. Depuis il ne m'a plus rien fait, car je fus en pélerinage à la fontaine de St. Jean. C'est une si belle eau. Si limpide, si claire.... si fortifiante, si minérale, si....

M. G. P. Oui, oui, Schrimps; quand nôtre prince il y a 42 ans revint des eaux...

Qui sait combien cette conversation auroit encore duré? Car mon grand-père ainsi que son fidelle Schrimps avoient oublié et le Vésuve, et mon pauvre père qui commençoit à se traîner dans le monde, et les mesures à prendre. Mais dans le moment que mon grand-père ouvroit la bouche pour faire la description des eaux minérales dont le prince 42 ans auparavant s'étoit si bien trouvé, on rapporta ma grand'mère sur une litière, et on la coucha dans son lit à demi morte.

Mon grand-père fit placer son fauteuil au pied du lit, fuma sans dire un mot, sa pipe de Karaka, et se mit à considérer avec tranquillité la figure de la malade: environ une demi-heure après elle ouvrit les yeux, et mon grand-père commença très-doucement ainsi.

M. G. P. Ne te l'avois-je pas bien dit avant, mon coeur? la chose tournera mal.

M. G. M. Quelle chose?

Une repartie aussi bizarre et aussi inattendue étoit faite pour déconcerter mon grand-père. Son goût pour le laconisme lui avoit fait contracter l'habitude d'exprimer presque toutes ses idées par le mot *chose*, et ma grand'mère, qui étoit accoutumée à cette expression, l'entendoit fort bien; mais quand cette chose l'embarrassoit, elle opéroit, par cette réponse, *quelle chose?* Une heureuse diversion, pendant laquelle l'idée première de mon grand-père lui échappoit.

Comment peux-tu me faire cette ques-

tion, dit mon grand-père, en prenant une prise de tabac dans la boîte d'or qu'il avoit reçue du prince 42 ans auparavant; je parle de ton excursion sur le Vésuve, je te l'avois bien dit d'avance que cela tourneroit mal.

M. G. M. Et tu t'es trompé comme à ton ordinaire.

M. G. P. Je me suis trompé, ah! ah! mais Schrimps m'a dit que tu étois accouchée sur la montagne.

M. G. M. Eh bien, n'est-ce pas la même chose ici ou en plein air? Je t'avouerai, mon ange, que si Dieu daigne encore féconder notre union, je veux absolument revenir en Italie pour accoucher sur le Vésuve.

M. G. P. Ah! ah! mais la difficulté du chemin, et pas de sage-femme.

M. G. M. La nature est la meilleure sage-femme.

M. G. P. Eh oui, mais qu'est-ce qui pisille dans l'autre chambre. Le lecteur devine aisément que c'étoit mon

Père, qui avec sa petite voix aigre, faisoit sa première satyre de ce bas monde. Apportez-moi cette *chose* ici, dit mon grand-père. On apporta le petit citoyen du globe; mon grand-père lui lâcha une bouffée de tabac dans la figure, et lui donna sa bénédiction dans les termes suivans: » Tu seras bouil-» lant et plein de feu; tu es né sur un » Volcan. » C'étoit la première exclamation un peu poëtique qui eut germé dans le cerveau de mon grand-père depuis son action principale; il la répéta si souvent, et en rit de si bon coeur, qu'à la fin cet éclair de génie lui fit oublier la naissance de son fils, et les embarras qu'elle alloit occasionner; Schrimps fut appelé on lui fit part de la brillante saillie, et le vieux et fidelle serviteur concentrant toute la force de ses poumons, témoigna par des éclats de rire bruyans et multipliés son admiration et sa reconnoissance.

Ma grand'mère assez bien re-

mise, dormit tranquillement la nuit suivante.

Le lendemain matin à cinq heures mon grand-père sonna, et quand Schrimps entra dans la chambre avec le chocolat, il lui dit: Schrimps vas demander à ma femme ce qui a été décidé pour le marmot. Schrimps y fut, et revint avec cette réponse: qu'il falloit en premier lieu le faire baptiser, et que la providence pourvoiroit au reste.

Oui, Schrimps, dit mon grand-père, c'est juste; et il s'écoula près de deux heures avant que mon grand-père rouvrit la bouche. Il étoit assis avec une pipe allumée, auprès de la fenêtre ouverte, sa figure exprimoit le calme intérieur de son ame, et il étoit occupé à considérer les charmans paysages qui s'offraient à ses yeux; pendant ce temps-là Schrimp nettoyoit ses bottes, battoit son habit, coupoit du tabac etc.

Vers les neuf heures l'accouchée le fit prier de passer chez elle; il y fut tout

doucement. Envoyez chercher un ministre, lui dit ma grand'mère, l'enfant est très-foible il faut nécessairement le faire ondoyer.

M. G. P. Si tu n'étois pas grimpée sur le Vésuve, *cette-chose* seroit arrivée un grand mois plus tard.

M. G. M. Quelle chose?

M. G. P. Cet enfant, mon coeur, qui a besoin d'être ondoyé.

M. G. M. Il ne seroit pas arrivé une minute plus tard; je dois le savoir mieux qu'un autre peut-être.

M. G. P. Oui, tu dois le savoir mieux qu'un autre: mais dis-moi, mon ange, quand l'enfant aura été ondoyé; supposé que Dieu daigne lui conserver la vie, que ferons nous de lui? le voyage d'ici dans notre patrie est bien long, il est à craindre qu'il soit hors d'état de le supporter; cependant nous ne pouvons pas le laisser sur le sommet du Vésuve, quoiqu'il y ait fait son entrée dans le monde.

M. G. M. La providence y pourvoira.

M. G. P. Oui cela est vrai .... une pause. On avoit envoyé Schrimps chercher un ministre. Au bout d'une heure un homme d'un extérieur agréable entre dans la chambre, c'étoit un ecclésiastique hollandois qui avoit été aumônier de l'ambassadeur à Naples. Il avoit amassé quelque bien; et l'Italie, ce paradis terrestre, ayant beaucoup plus d'attraits pour lui que les marais et les digues de son pays, il y avoit épousé une fille sage et jolie, et couloit des jours heureux et sans nuages dans le sein du repos. Comme Schrimps savoit que mon grand-père étoit zélé protestant, il s'étoit informé avec soin de la demeure de cet homme, et Mr. van Doelen (c'étoit le nom du ministre) étoit très-propre en effet à remplir les vues de mon grand-père, et par sa douce philantropie à faire goûter au jeune étranger les dogmes de sa religion.

Mr. van Doelen, comme tous les individus employés dans les ambassades,

avoit un grand usage du monde, et y joignoit le ton de la très-bonne compagnie; il s'approcha du lit de ma grand'mère, la salua avec autant d'aisance que de grâces, et trouva le secret au milieu des voeux et des complimens d'usage, de placer une petite remarque sur la fraîcheur de son teint, ce qui ne contribua pas peu à en augmenter l'éclat. Ces paroles sortoient d'une bouche qui sourioit si agréablement, et étoient accompagnées d'un regard si doux, si séduisant, qu'au bout d'un quart-d'heure, Mr. van Doelen eut entièrement gagné les bonnes grâces de ma grand'mère, et même, un présent de vingt-cinq ducats, pour la peine qu'il avoit eue de baptiser mon père et de lui donner le nom de Polycarpe. Mon grand-père tenoit beaucoup à ce nom parce que S. A. le prince réguant, qui s'appeloit aussi Polycarpe, lui avoit promis 42 ans auparavant d'être le parrain de son premier enfant. Cet acte solennel achevé, il se tint auprès du lit de ma

grand'mère un petit conseil d'état, auquel elle présida avec beaucoup de dignité et d'affabilité. Mon grand-père étoit assis au chevet du lit, sommeillant de temps en temps, et Mr. van Doelen établi à l'extrémité opposée paroissoit prêter la plus grande attention.

M. G. M. (après avoir raconté et fait le rapprochement de tous les événemens de sa vie, en supprimant cependant ceux qui étoient sujets à malignes interprétations.) Ah! quel sentiment indéfinissable que celui de l'amour maternel!

Mr. v. D. C'est le soutien, le consolateur de toutes les substances animées.

M. G. M. Oh! combien il est douloureux à mon coeur d'être obligée de laisser ici le petit Polycarpe!

Mr. v. D. Il me paroit naturel, Madame, que dans un âge aussi délicat vous craigniez de lui faire entreprendre un voyage d'aussi long cours: mais cepen-

dent j'ose vous assurer que les secousses et les cahots de la voiture ne peuvent lui faire aucun mal. Il faut dès la plus tendre jeunesse endurcir le corps des enfans à la fatigue. Les enfans des peuples du Nord, la tête et les pieds nuds, vêtus d'une simple chemise, courent par les froids les plus vifs, se roulent dans la neige, grandissent et se fortifient à vue d'oeil. Les Hottentotes portent leurs enfans à la mamelle dans des sacs attachés derrière leur dos, et accompagnent souvent leurs maris à la chasse dans les déserts les plus impraticables.

M. G. M. (avec vivacité.) Mais je ne suis pas une Hottentote.

Mr. v. D. Mille excuses, Madame, vous êtes mère et les Hottentotes le sont aussi. Mon dessein étoit simplement de vous démontrer par quelques exemples, que c'est aux différentes nuances de cette éducation première, que nous devons d'être dans la suite des hommes ou des

femmelettes. Je voulois tranquilliser votre coeur maternel, et ne pas vous priver du bonheur d'emmener avec vous le jeune Polycarpe.

M. G. M. Tout cela est bien vrai, mon cher monsieur van Doelen, mais ce seroit d'un embarras, d'une incommodité par trop grande. Un enfant qui crie dans une voiture.....

Mr. v. D. (en soupirant, et détournant les yeux.) Vous avez là un bien joli mopse!

M. G. M. N'est-ce pas une charmante petite bête? il ne quitte pas mes côtés, il a fait toute la route sur mes genoux... Mais pour en revenir au jeune Polycarpe, est-ce qu'il n'y a pas à Naples de maison d'éducation dans laquelle on puisse le laisser avec sureté?

Mr. v. D. Non, il n'y en a pas pour des enfans aussi jeunes.

(*Une pause.*) Ma grand'mère se mit, à réfléchir, et à chercher dans son esprit

où elle pourroit laisser mon père; mais il ne lui vint pas à l'idée qu'en mettant le mopse à bas, le petit Polycarpe pourroit occuper sa place sur ses genoux. Mon grand-père profita de ce moment de silence pour placer son petit mot.

Ainsi, dit-il, les Hottentots vont à la chasse, c'est pourtant singulier; ont-ils de la grande bête, et du petit gibier? forcent-ils les lièvres? ou bien les tirent-ils à coup de fusil? Il faut que je vous dise, Monsieur le pasteur, que dans mon temps j'étois un grand chasseur.

Mr. van Doelen alloit lui répondre; mais ma gran'mère l'interrompit par cette question: Etes-vous marié, Monsieur?

Mr. v. D. Oui, Madame.

M. G. M. Avez vous des enfans, Monsieur?

Mr. v. D. Non pas encore, Madame, mais dans quelques mois je pourrai, je l'espère, prétendre au doux honneur de la paternité.

M. G. M. Oh! combien je vous saurois gré, mon cher Monsieur le pasteur de vouloir bien prendre le petit Polycarpe chez vous pendant quelques années, et l'élever sous vos yeux; ce seroit une marque d'amitié et de bonté à laquelle je serois si sensible! Je suis convaincue que je ne pourrois le confier en de meilleures mains; et quant à la pension, cent ducats qui vous seroient exactement payés tous les ans, le mettroient à même de figurer dans le monde comme le doit le fils de monsieur le baron de Bollenbach.

Je ne veux pas ennuyer le lecteur de tout ce qui fut dit pour et contre, sur ce sujet. Mr. van Doelen résista long-temps mais l'éloquence persuasive de ma grand'mère eut le dessus.

Il fut donc décidé que le petit Polycarpe respireroit pendant les dix ou douze premières années de sa vie l'air de l'Italie, et qu'au bout de ce temps, le fidelle Schrimps ou un autre homme de con-

confiance le viendroit chercher; mon père étant destiné à occuper une place d'enseigne dans les troupes de S. A. le prince régnant son patron. Cet arrangement soulagea (d'un poids énorme,) (le coeur de ma grand'mère.) Sa santé se rétablit parfaitement dans le cours de quelques semaines, et elle arriva heureusement dans sa patrie, avec le mopse sur ses genoux. On peut bien croire qu'elle eut souvent dans les assemblées la douce satisfaction de réduire au silence la conseillère de X**

Mon grand-père mourut peu de temps après sa seconde *action principale*, et son corps, comme il l'avoit prescrit dans son testament, fut revêtu du du même habit d'écarlate brodé d'or, qu'il portoit lorsque 42 ans auparavant, il eut l'honneur d'aller recevoir S. A. sur la frontière et de l'accompagner durant quelques postes. Schrimps en récompense de ses loyaux et fidelles services, hérita de la tabatière d'or carrée, et

donna tant larmes à la perte de son maître, que ma grand'mère ne jugea pas nécessaire d'en augmenter le volume en y mêlant les siennes.

Le jeune Polycarpe avoit cependant été transporté dans l'agréable habitation de Mr. van Doelen, et reçu à bras ouverts avec une affection vraiment maternelle par sa bonne et sensible épouse.

CHAPITRE III.

Le Hanneton.

LE lecteur aura déjà pu juger, par l'entretien de ma grand'mère avec Mr. van Doelen, que ce dernier avoit absolument adopté les principes d'éducation d'un philosophe aussi aimable qu'extraordinaire, de J. J. Rousseau. Mon père fut baigné très-exactement; dès l'âge de 4 ans on lui fit apprendre à nager, et il devint si habile dans cet exercice, que quelqu'un qui l'auroit vu tantôt plonger, tantôt traverser le Golphe de Naples l'auroit cru dans son élément naturel. On lui inculqua en jouant les premières idées de Dieu et de la nature, jamais il ne resta cloué à une table à remplir une tâche, ou à apprendre son catéchisme; il pouvoit courir toute la journée, sauter, se battre avec camarades etc. il usoit sans scrupule de cette liberté,

et ne rentroit guère à la maison que quand la faim l'y rappeloit.

Cependant au milieu de ces enfantillages on voyoit se développer en lui le germe des excellentes qualités que la nature dispense à un si petit nombre d'individus; si par exemple dans un de ses jeux bruyans, il lui arrivoit, emporté par la vivacité, de frapper un de ses camarades, il n'hésitoit pas à se jeter à son cou, et souvent on le vit tournant sa colère contre lui-même se retirer dans un coin, et y pleurer en silence. Avec quelle joie ne partageoit-il pas souvent son déjeûner avec de pauvres enfans que la faim pressoit et dont le regard avide exprimoit le besoin? Son jeune coeur paroissoit aussi susceptible d'éprouver le doux sentiment de l'amour. quelques mois après que le hasard l'eut placé chez Mr. van Doelen, celui-ci se trouva père d'une fille, qui grandit avec mon père; la petite Guillemine, qu'on avoit ainsi nommée en l'honneur

du prince d'Orange, étoit une brune piquante; elle avoit deux yeux noirs pleins de feu, et deux jolies fossettes aux joues. Mon père s'éloignoit rarement d'elle; la nature lui suggéroit mille petits soins, mille petites attentions délicates, et lorsque, de concert avec ses camarades, il avoit dévasté le jardin de quelque voisin, il venoit faire hommage des plus beaux fruits à son aimable petite Guillemine...

Ainsi s'écoulèrent les treize premières années de sa vie dans la jouissance des plaisirs purs et doux, que ni pédant ni férule ne viennent troubler. Cependant l'époque approchoit, à laquelle suivant la promesse de ma grand'mère, le vieux et fidelle Schrimps devoit le venir chercher. Mr. van Doelen et sa sensible compagne ne pouvoient penser sans douleur au moment qui les sépareroit de leur enfant d'adoption. Ce fut une bien triste soirée que celle ou le bon pasteur, reçut une lettre de ma grand'mère, dans

laquelle elle lui mandoit, que Schrimps étoit déjà parti et arriveroit dans quelques semaines à Naples, pour en ramener le petit Polycarpe. Immédiatement après elle lui mandoit la perte de son cher mopse, qui vieux et dégoûté du monde venoit de passer de vie à trépas. Guillemine pleuroit, et mon père, malgré le charme qu'un changement et qu'un voyage inspirent à l'imagination enfantine du premier âge, mon père lui-même pleuroit aussi de tout son coeur. Schrimps étoit attendu sans impatience, et le pas d'un cheval, le claquement d'un fouet faisoient tressaillir le pasteur et toute la famille.

Mais le destin avoit décidé que mon père ne seroit jamais enseigne dans les troupes de S. A. le prince régnant son patron; comme le lecteur le pourra voir dans la suite de cette véritable histoire.

Un jour le jeune Polycarpe polissonnoit dans une prairie charmante enrichie des dons de Flore et du printemps. Une mul-

titude de papillons et d'insectes de toute espèce attirés par le charme de la verdure et le bel émail des fleurs, y venoient prendre leurs folâtres ébats. Mon père étoit occupé à abattre des têtes de chardon, il représentoit Alexandre, et les chardons l'armée des Perses. Le bourdonnement d'un hanneton qui passa près de son oreille interrompit tout d'un coup cet agréable passe-temps, il regarda d'où venoit le bruit, et vit un petit animal tout luisant, dont les ailes dorées ornées de petites rayes couleur de pourpre lui éblouirent les yeux. Tout de suite il jeta le bâton qui venoit de lui servir d'arme contre les Perses, ôta doucement son chapeau et le lança au brillant insecte que son imagination lui représentoit déjà captif, la patte attachée au bout d'un morceau de fil, et voltigeant autour de sa main. Cette première tentative ne réussit pas et le joli hanneton continua tranquillement sa route, laissant bien loin de lui Polycarpe

tout essoufflé; quelquefois le charmant fuyard se reposoit sur une fleur comme s'il eut voulu donner à son infatigable poursuivant le temps d'approcher, et quand mon père sur la pointe des pieds, le coeur tout ému, son chapeau rond à la main, avançoit doucement les doigts, et se croyoit prêt à saisir sa précieuse proie, zeste le hanneton étoit parti, et poursuivoit son vol irrégulier par dessus les hayes et les fossés. Le petit chasseur n'en devenant que plus ardent et plus opiniâtre, il résolut à quelque prix que ce fut d'avoir le fuyard ironique en sa puissance, dût-il le poursuivre jusqu'au soir. Le hanneton avoit déjà entraîné mon père à plus d'une lieue de la maison, quand tout-à-coup il se perdit dans une forêt voisine; dont le taillis très-épais le déroboit de temps en temps aux regards avides de son persécuteur. Mon père plus animé que jamais à sa poursuite ne s'apercevoit ni de la fatigue, ni des ronces qui lui met-

toient les mains et le visage tout en sang, mais le terrain se dérobant sous lui, il enfonça jusqu'aux genoux dans un marais, et le vainqueur des Perses se trouva seul et sans secours planté au milieu de la boue.

En vain il fit tous ses efforts pour se dépêtrer de ce bourbier, chaque mouvement l'y plongeoit davantage, et ne pouvant plus ni avancer ni reculer, il ne trouva pas d'autre ressource que de crier au secours de toutes ses forces.

Peu de temps après il entendit dans le taillis un bruit qui paroissoit approcher, il se tut, prêta l'oreille, et un grand homme noir d'une physionomie sinistre se présenta subitement à lui; ses cheveux épais et hérissés retomboient sur ses yeux, il étoit couvert d'une peau de buffle resserrée par une ceinture à laquelle pendoient deux pistolets; et sa main large et nerveuse étoit armée d'un long bâton noueux. » Qui es-tu malheureux petit piaillard? dit-il à Poly-

carpe d'une voix de tonnerre, que viens-tu faire ici? »

Mon père lui bégaya en tremblant l'histoire de la chasse du hameton; comment harassé de fatigue, après sa course et sa victoire sur les Perses, il étoit tombé dans ce marais, où il courroit grand risque de rester si sa seigneurie n'avoit la générosité de lui prêter le secours de son robuste bras. L'homme aux cheveux hérissés se mit à rire, et ce rire ressembloit à *ces pâles rayons du soleil d'avril qui viennent frapper le sommet d'un rocher aride.* Il avança un peu, prit les deux mains de mon père dans sa main droite, et l'enleva hors du bourbier, plus facilement qu'un enfant n'arrâche de terre un pois dont le germe naissant s'élève à peine au-dessus de sa surface.

Je te remercie, lui dit mon père, que le bon Dieu te récompense! en disant ces mots il ôta très-respectueusement son chapeau, se retourna et s'é-

loigna en gambadant, mais un halte! épouvantable, prononcé par la voix de tonnerre de l'homme au vêtement de buffle, l'arrêta net, et le fixa à sa place aussi immobile que le rat d'eau tremblant qui a rencontré le regard d'un avide serpent.

Le Voleur. Suis-moi.

M. P. Veux-tu me conduire à la maison?

L. V. Plus avant, plus profondément dans la forêt.

M. P. Mon bon ami je te ferois bien volontiers ce plaisir; mais si je ne rentre pas ce soir à la maison à l'heure accoutumée, Mr. van Doelen me grondera.

L. V. (riant.) Laisse-le gronder.

M. P. Et Guillemine sera fâchée.

L. V. Elle se défâchera; tu n'auras qu'à lui dire que je n'ai pas voulu te laisser aller.

M. P. Je n'ose pas, ma foi.

L. V. (le prenant par le bras et le

faisant passer devant lui.) Allons! marche, polisson.

Que faire? Le droit du plus fort étoit visiblement du côté de celui qui avoit le poignet nerveux et deux pistolets. Quand bien même mon père ne se fût pas défait des armes avec lesquelles il avoit combattu les Perses efféminés avec tant de succès, auroit-il pu en imposer à ce Scythe redoutable armé de son énorme massue? Il ne trouva rien de mieux à faire que de souffrir ce qu'il ne pouvoit empêcher, et suivit avec un violent battement de coeur, et de longs soupirs, le sentier difficile que la main peu légère du voleur lui indiquoit. Ils tournoyèrent pendant près d'une heure avec beaucoup de peine à travers les brousssailles et l'épaisseur du taillis, et au moment que mon père épuisé de fatigue pouvoit à peine se soutenir sur ses pieds meurtris, ils arrivèrent à l'entrée d'une caverne, qu'un jeu de la nature ou quelque tremblement de terre

avoit probablement formée. On y fit entrer mon père, qui moitié marchant, moitié se traînant, se trouva tout-à-coup dans une salle souterraine très-spacieuse, éclairée magnifiquement par un grand nombre de bougies. Il y aperçut autour d'une table ronde chargée de vins et de viandes roties, une vingtaine d'hommes de la même tournure que son conducteur. Les uns buvoient, les autres faisoient danser des filles sur leurs genoux, et d'autres enfin jouoient aux dez ou aux cartes. Mon père fut reçu très-amicalement, l'un lui caressoit le menton, l'autre lui tapotoit les joues et tous le faisoient manger à l'envi. Malgré ce bon accueil le voile sombre de la tristesse ombrageoit ses yeux. Il pensoit à son père d'adoption et à sa chère Guillemine! la nuit arriva, on l'établit dans un bon lit, mais il ne dormit pas, il se mit à prier.

CHAPITRE IV.

L'Autruche.

EN temps et lieu j'instruirai le lecteur de ce que Mr. van Doelen, sa bonne épouse et la charmante Guillemine aux yeux noirs, éprouvèrent quand au coucher du soleil ils ne virent pas revenir le petit Polycarpe, quand le lendemain le soleil reparoissant sur l'horison leurs regards ne le rencontrèrent pas, et quand cet astre majestueux eut renouvelé et terminé sept fois sa brillante carrière, sans qu'ils eussent pu se procurer le moindre renseignement.

Mon père n'étoit plus assez enfant pour ne pas s'apercevoir facilement dans quelle société le hasard l'avoit jeté; il maudissoit le hanneton, les Perses, et lui-même, pleuroit beaucoup sa chère Guillemine, et formoit mille projets de fuite, auxquels ses prévoyans accolytes

avoient déjà forgé des entraves. Tous les matins à la pointe du jour, l'honnête bande alloit courir les aventures, le jeune prisonnier restoit avec les femmes et exerçoit le noble emploi de marmiton. Il alloit chercher du bois, nettoyoit la marmite, tournoit la broche, et se soumettoit à tout avec beaucoup de docilité et de patience, pour amadouer ses geoliers, et profiter de la première occasion favorable de s'échapper de cet antre de brigands.

Un jour il fut près de réussir dans son entreprise. Toute la troupe étoit en campagne à l'exception d'un seul, qui plongé dans les vignes du Seigneur ronflait étendu à la porte de la caverne. Les femmes avoient été se baigner. Une seule, vieille sorcière qui par bonheur étoit un peu sourde, étoit restée assise auprès du feu dans le fond de la caverne, tenant son tricot à la main, tandis que son vieux chef branlant venoit de

temps en temps caresser sa poitrine étique.

Polycarpe profita de ce moment propice, et zeste, comme un oiseau qui trouve sa cage ouverte, il franchit légèrement le voleur endormi; en deux sauts il laisse loin de lui la caverne, et le voila en pleine jouissance de cette liberté tant désirée. Mais de quel côté diriger ses pas? étoit-ce par le midi ou par le nord qu'il étoit entré dans la forêt? La maison de Mr. van Doelen étoit-elle à l'est ou à l'ouest? Mon père n'étoit pas plus instruit sur cet article que feu mon grand-père de bonne mémoire ne l'étoit sur la chasse des Hottentots. Cependant il falloit prendre un parti prompt et décisif, le voleur endormi pouvoit se réveiller, la vieille sorcière l'appeler avec sa voix aigre et glapissante, et n'entendant pas de réponse sonner l'alarme; cette réflexion frappa vivement mon père, et s'abandonnant à sa bonne fortune, il

s'en-

s'enfonça dans le taillis, et se dirigea du côté du sud.

Hélas! aucun ange protecteur ne vint planer sur sa tête et diriger ses pas tremblans, un fatal instinct loin de le rapprocher de la sortie de la forêt, l'y enfonça encore plus profondément, et la nuit le surprit mourant de faim, fatigué et tout en larmes. Cependant son jeune corps étoit robuste et endurci à la fatigue, et une lueur d'espérance brilloit encore à ses yeux; il se flattoit que s'il pouvoit seulement passer la nuit sans accident, ayant tout un jour devant lui il trouveroit et la fin de la forêt et le terme de ses souffrances. Le besoin de manger l'inquiétoit peu, il avoit tout en courant rempli ses poches de fruits sauvages, et il en fit son modeste souper. Il ramassa ensuite au pied d'un arbre une assez grande quantité de feuilles sèches, s'étendit dessus, fit sa prière, s'enveloppa de son innocence, et essaya de dormir.

Tout-d'un-coup, il entendit dans l'éloignement des voix qui se rapprochoient de plus en plus, et bientôt il distingua parfaitement les voix des habitans de la caverne, qui après avoir rôdé tout le jour se retiroient dans leur tanière. Polycarpe éprouva un tremblement universel, et une sueur froide coula de tous ses membres. Il se tapit, retint son haleine et prêta l'oreille. Déjà il se flattoit que la redoutable bande prenant un chemin un peu plus à gauche pourroit passer sans l'aperçevoir. Il avoit raison mais un grand dogue anglois, que les voleurs menoient toujours avec eux, dépista le petit fuyard accroupi, le flaira et se mit à aboyer. En vain mon père chercha-t-il à le faire taire, envain dans sa détresse lui présenta-t-il sa main pleine de fruits sauvages; le dogue n'en aboyoit que plus fort, et le saisit par le pan de son habit au moment où il cherchoit à s'enfuir.

Alors il n'y eut plus de ressource,

les voleurs s'approchèrent de tous côtés, le reconnurent à la clarté d'une lanterne sourde et le traitèrent de la manière du monde la plus cruelle; plusieurs coups qu'il reçut à la figure firent jaillir son sang couleur de rose sur cet amas de feuilles sèches, qui devoient lui servir de lit. Ces hommes grossiers et brutaux le firent marcher devant eux, et le conduisirent en l'assommant de coups jusques à la caverne, où.... mon coeur saigne à ce triste récit .... un bras vigoureux et insensible armé d'un fouet devoit infliger à la partie innocente et postérieure de son corps le châtiment de sa faute. O douce et sensible Guillemine! Si tu eusses vu les traces sanglantes qui coloroient les fesses blanches et potelées de mon père, un torrent de larmes auroit coulé de tes beaux yeux noirs, et comblé les jolies fossettes de tes joues.

Après cette malheureuse tentative mon père fut plus surveillé que jamais.

Le voleur ne ronfloit plus à l'entrée de la caverne, les filles n'alloient plus se baigner, et la vieille fée ne caressoit plus sa poitrine étique avec son chef branlant.

Deux années entières s'écoulèrent ainsi, Polycarpe s'accoutumant peu-à-peu à son état, ne pensoit plus aussi souvent à Guillemine, et seroit peut-être, malgré ses inclinations honnêtes, devenu un voleur comme les autres si son bon génie n'eût eu enfin pitié de lui. Car, hélas! il n'est que trop vrai que les circonstances font souvent d'un honnête homme un frippon, et d'un frippon reconnu depuis maintes années un honnête homme.

Déjà depuis long-temps les voleurs avoient établi leur résidence dans cette caverne, amassé de grandes richesses, et assassiné nombre voyageurs, et cependant le très-sage gouvernement de Naples n'avoit encore trouvé d'autre expédient que celui de mettre leurs têtes à prix,

ce qui ne tentoit personne, et ce dont la bande s'inquiétoit peu. Il arriva pourtant un événement qui entraîna des suites un peu plus graves. Un jeune Marquis qui revenoit de France fut attaqué dans cette forêt par les voleurs, qui cherchoient à établir par des moyens un peu violens à la vérité, l'égalité des conditions, et la communauté des biens; mais le Marquis étoit peu partisan de ce système; il poussa même l'intolérance jusqu'à renverser mort d'un coup de pistolet un de ces obscurs législateurs. Du reste ce Marquis étoit un fort médiocre sujet, et dont l'existence étoit à-coup-sûr peu importante: mais le hasard l'ayant fait naître fils d'un des premiers ministres de Naples, son assassinat fit beaucoup plus de sensation que celui de nombre de braves gens qui étoient avant lui tombés sous le stilet des voleurs. Un fort détachement de Sbirres fut mis en campagne, cerna la forêt, fouilla jusqu'au moindre buisson, et découvrit enfin la

caverne des brigands. Il se livra alors un terrible combat. D'un côté le désespoir et la certitude d'une mort inévitable prêtoient des forces surnaturelles, et de l'autre le nombre et la discipline suppléoient au courage.

Le combat se soutint quelque temps, déjà quelques morts et blessés des deux partis rouloient sur la poussière, mais enfin le reste des voleurs fut obligé de céder à la supériorité du nombre. On les enchaîna avec leurs compagnes, et on les conduisit à Naples pour y être interrogés. Mon père pendant la durée de l'action s'étoit tapi tout tremblant dans une cavité du rocher qui servoit de cheminée à la caverne, et n'y fut pas découvert. Dès que tout fut calme et tranquille autour de lui, il sortit de sa cachette et se mit à courir à toutes jambes. Comme il avoit appris à ses dépens dans sa première tentative que le chemin vers le sud ne conduisoit pas hors de la forêt, il prit cette fois la di-

rection opposée et se trouva au bout de quelques heures au milieu d'un grand chemin.

Alors il commença à respirer librement, le souvenir de Guillemine vint se retracer à lui plus vivement que jamais et son coeur se dilata par la douce espérance de la serrer le soir même contre son sein. Concentré dans ces agréables idées, il continuoit gaiement son chemin, arrêtoit chaque voyageur qu'il rencontroit pour lui demander la maison de Mr. van Doelen. Les uns ne lui répondoient pas, d'autres lui rioient au nez, ce qui le fâcha si fort qu'il prit le parti de ne plus demander, et de suivre tout simplement la grande route, jusqu'à ce qu'il arrivât dans quelque ville ou village.

Au bout d'un certain temps il rencontra au milieu du chemin un gros homme à figure brune et dure, qui accompagnoit à pied deux chariots chargés de grandes caisses. Ce gros homme jeta un regard d'envie sur notre jeune voyageur; et, comme il crut voir

à sa mine qu'il ne savoit pas trop ni d'où il venoit ni où il alloit, il lui demanda d'un air amical, par quel hasard il couroit ainsi tout seul par le plus fort de la chaleur. Cela rendit à Polycarpe l'espoir que ce voyageur seroit plus charitable pour un pauvre enfant abandonné que ne l'avoient été ces hommes grossiers auxquels il s'étoit précédemment adressé.

Hélas! mon cher ami, dit-il au gros homme brun, pourriez-vous m'indiquer où est la maison de Mr. van Doelen, je me suis égaré, et je vous aurai bien de la reconnoissance.

De Mr. van Doelen! (l'homme se mit à rire) oui, oui, je vais t'y conduire, assieds-toi sur la voiture, sa maison est justement sur mon chemin.

Qui pourroit rendre la joie de mon père? d'un saut il s'élance sur le chariot et s'établit de son mieux sur une des caisses. Sa figure étoit calme et sereine, et son regard seul interprète de son impatience cherchoit à découvrir dans

l'éloignement, le toit rouge sous lequel respiroit sa chère Guillemine. Cependant ils avançoient toujours, la nuit commençoit à étendre ses voiles, l'air devenoit plus frais, et pas encore de toit rouge, le pasteur vigilant pressoit la marche de son troupeau, le soleil à la fin de sa course venoit d'éteindre ses feux dans le sein de Thétis, et le toit rouge tant desiré ne se présentoit pas. Enfin ils arrivèrent dans un village, et s'arrêtèrent devant une auberge de médiocre apparence.

Il est trop tard aujourd'hui dit le gros homme brun, mes chevaux ne peuvent aller plus loin, mais demain au plus tard à midi tu seras à ta destination.

Mon père ne se méfia de rien; le lendemain à midi se retrouver dans les lieux où les yeux noirs de Guillemine exercent un si doux empire, se voir peut-être assis à la même table, partager avec elle une jatte de lait frais.... Comment au milieu d'aussi douces idées trouver place pour un soupçon! Le lendemain au lever du soleil

on attela les chariots, le diligent Polycarpe tout joyeux, après avoir étrillé, bridé et fait boire les chevaux, s'assit comme la veille sur une des caisses, et l'on partit. Ils marchoient déjà depuis long-temps, l'air étoit étouffant, le soleil dardoit à plomb ses rayons, et point encore de toit rouge. Encore une bonne heure seulement, dit le gros homme brun, l'heure s'écoula, et mon père se trouva sans le savoir hors du territoire de Naples.

Alors le gros homme brun changea de ton et de figure. » Drôle, dit-il à » Polycarpe, avec une voix dure et sé» vère, remercie Dieu de ce que je ne » t'ai pas fait mettre dans une maison » de force, car tu m'as l'air d'un va» gabond, d'un petit vaurien; cependant » si tu veux bien te conduire et exé» cuter ponctuellement mes ordres, tu » ne manqueras de rien avec moi. » Prières, protestations tout fut inutile,

le gros homme agita son fouet, et mon père trembla, et se soumit.

J'entends d'ici le lecteur qui me demande: mais quel étoit donc ce gros homme brun? C'étoit un de ces filoux ambulans qui courent de ville en ville montrant des animaux étrangers, et soutirant adroitement l'argent des badauds attroupés. Il avoit dans ses caisses, une lionne, un tigre d'Afrique, une Autruche, un porc-épic, et quelques singes. Peu de jours avant qu'il eût rencontré mon père sur la grande route, son tigre dans un accès de fureur avoit mis en pièces un petit garçon de quinze ans qui en avoit eu soin jusqu'alors. Au premier coup-d'oeil que le gros homme brun jeta sur Polycarpe, il conçut tout de suite l'idée de se servir de lui pour réparer cette perte, et il exécuta son dessein comme nous venons de le voir; à l'exception cependant qu'il ne lui donna pas

la garde du tigre. Il l'institua, pour le debut, gardien de l'autruche, jusqu'à ce que les autres bêtes féroces fussent habituées à sa vue.

Ainsi mon père au lieu d'être enseigne dans les troupes de S. A. le prince Polycarpe, débuta par être marmiton, et ensuite valet de chambre d'une Autruche.

CHAPITRE V.

L'Orage.

Mon père s'étoit peu-à-peu accoutumé à ce genre de vie errante, et il trouvoit fort agréable de n'avoir tous les jours d'autre occupation que de donner à manger à ces bêtes, et de bien manger lui-même. Ce qui ne lui plaisoit pas moins, étoit de respirer un air pur et salubre, au lieu des miasmes fétides et corrompus d'une caverne de douze pieds de long; mais ce qui le charmoit principalement, étoit au lieu de rencontrer tous les matins en s'éveillant, le regard effronté d'une coquine, ou le bâillement d'un des voleurs, de voir chaque jour, à chaque instant, de nouvelles figures, de parcourir de nouvelles villes et de nouveaux pays, et de faire connaissance avec de nouveaux usages et de nouveaux ragoûts. Certainement si le ciel l'eût doué de l'inimitable prolixité des Bernoulli et

des Büschings, nous aurions depuis long-temps une douzaine de volumes in 4°. contenans la relation de ses voyages.

Le gros homme brun vint avec mon père en Allemagne, et fut assez content de sa conduite; la meilleure preuve que j'en puisse donner, est que dans l'espace de deux ans il n'employa qu'une seule fois le langage expressif du fouet. C'étoit à Potsdam où mon père ayant passé presque toute la journée à voir manoeuvrer les superbes soldats prussiens avoit laissé jeûner l'Autruche.

Polycarpe qui atteignoit sa dix-huitième année sentit tout-à-coup naître en lui le désir de s'instruire. Ce besoin impérieux d'agrandir nos connoissances, qui anime les jeunes gens et les vieillards, n'est jamais satisfait, et est à mon avis la preuve la plus convaincante de l'existence de notre ame. Il sentoit bien intérieurement qu'il n'étoit point né pour être marmiton, ou gardien d'un Autruche, des idées

plus relevées que celles qui se rapportent simplement à la conservation de notre enveloppe terrestre l'agitoient vivement. Mais à qui pouvoit-il s'adresser ? pas une ame vivante autour de lui, hors le gros homme brun, l'Autruche, le tigre, la lionne, et le porc-épic; où chercher l'aliment à de nouveaux besoins ? les lumières du gros homme ne s'étendoient pas au delà de la connoissance exacte des auberges les meilleures et les moins chères de toutes les villes qu'ils avoient traversées; et quand par hasard mon père faisoit quelques remarques sur la campagne, ou lui demandoit l'usage, le genre d'utilité d'une plante quelconque, le gros homme battoit le briquet, allumoit sa pipe, et une bouffée de tabac étoit son unique réponse.

Les substances qui végétoient autour de mon père, ne lui procurant aucune des ressources qu'il désiroit, il résolut de les chercher chez les morts.

Il se rappela que M. van Doelen lui avoit

souvent dit, que l'histoire de la nature étoit l'étude la plus intéressante, et qui dévoiloit à l'oeil attentif et observateur, dans les nuances progressives du vermisseau à l'éléphant la puissance éternelle et infinie du créateur. Son emploi de gardien de bêtes sauvages lui procura tout de suite l'avantage de pouvoir juger par lui-même si le scrutateur de la nature n'en avoit point imposé au monde. Il fouilla dans sa poche, y trouva quelques pièces de monnoie qu'il tenoit de la générosité de quelques badauds, et qu'il avoit soigneusement épargnées. Il s'en fut, son petit trésor à la main, dans la boutique du libraire le mieux assorti, et demanda à acheter une histoire naturelle. Le libraire lui demanda, laquelle? de qui?

M. P. Celle que vous voudrez, cela m'est égal.

Le Lib. Voici l'histoire naturelle de Buffon.

M. P.

M. P. Comment tout cela! combien coûte-t-elle.

Le Lib. Tout l'ouvrage avec ses planches et ses gravures pourra vous revenir à-peu-près à soixante et dix écus.

M P. (très-étonné) Soixante-dix écus! grand Dieu! n'en avez-vous pas de meilleur marché?

Le Lib. Oh je vous demande pardon voici l'Histoire naturelle de Martini, qui ne coûte que quarante-huit écus et dix-neuf sols. Mon père trouva ce prix exorbitant, et le petit traité d'histoire naturelle de Raffs à l'usage des enfans se trouva même au-dessus de ses moyens.

Cependant le libraire à force de chercher parvint à découvrir dans un coin et tout couvert de poussière un historien du siècle; qui tout en ressuscitant les fables de Pline prétendoit à la gloire d'un nouveau système, et mon père avide de connoissances s'en accommoda pour quel-

ques sols marqués. Avec ce précieux trésor sous le bras il courut à toutes jambes à la maison, s'assit dans un coin et se mit à feuilleter le livre avec empressement ; il trouva bientôt à sa grande satisfaction une description du célèbre oiseau l'Autruche. Il apprit que cet animal à longues jambes et long cou se nommoit en latin Struthiocamelus, qu'il ne pouvoit pas voler, mais qu'il devançoit à la course le cheval le plus vîte, que les Arabes le poursuivoient au galop, et qu'il étoit assez stupide pour croire qu'on ne pouvoit l'apercevoir quand il cachoit sa tête derrière un arbre.

Mon père dévoroit toutes ces nouveautés avec avidité. Il trouva à la fin de la description une note qui l'instruisoit que l'Autruche mangeoit et digéroit le fer et les cailloux. Cela principalement lui parut extraordinaire, et il résolut d'en faire l'épreuve sur-le-champ. Il prit la grande clef de la porte de l'au-

berge qui étoit suspendue à la rampe de l'escalier, y joignit celle de sa chambre, et une certaine quantité de graviers et de pierres, porta le tout pour souper à son pensionnaire, et eut le plaisir de voir l'Autruche avaler sans difficulté ce mets un peu coriace. Mon père sentit intérieurement une vénération profonde pour le compilateur de ces nouvelles véridiques, serra précieusement son livre dans la poche droite de son habit, qu'il boutonna avec soin, et le lendemain à la pointe du jour se remit en route avec le gros homme brun. Vers le milieu du jour ils se trouvèrent dans une forêt entourée de hautes montagnes; le gros homme brun fit halte un moment au pied d'un chêne fort touffu pour laisser souffler ses haridelles. Il tira un pain de sa poche, en donna d'abord aux chevaux, ensuite à mon père, et s'étendit tout de son long sur l'herbe. Tout-à-coup un bruit considérable dans la caisse qui servoit d'habitation à l'Autruche vint frap-

per son attention. Il l'entendit agiter ses ailes, se débattre avec violence et pousser un râlement long et pénible; le gros homme brun tout éperdu sauta sur la voiture, prit la clef qui étoit attachée à la poche de sa culotte avec une lanière de cuir, et ouvrit la caisse; hélas! la pauvre Autruche couchée sur le côté, dans les derniers instans d'une douloureuse agonie, jeta un regard mourant sur son geolier et expira.

La rage se peignit dans les yeux du gros homme brun, et s'adressant tout en fureur à mon père, qu'as-tu donc fait petit scélérat?

Le sincère Polycarpe qui n'avoit jamais menti de sa vie avoua en bégayant que d'après l'autorité d'un grand scrutateur de la nature, il avoit régalé l'Autruche avec une clef de porte et des cailloux.

Que le diable t'emporte avec ton scrutateur de la nature! s'écria le gros homme brun; et saisissant son redoutable

fouet avec un mouvement de rage, il voulut faire porter au physique de mon père la peine de son indiscrète expérience. Polycarpe ne jugea pas prudent d'attendre l'orage, et appelant ses jambes à son secours il s'éloigna rapidement. Le gros homme brun sentit alors qu'il avoit fait une sottise, il ne pouvoit abandonner ses chevaux et ses caisses pour poursuivre le fuyard; et quand même il s'y seroit déterminé, il ne pouvoit guère se flatter avec son énorme corpulence d'atteindre à la course un jeune homme de dix-huit ans léger et svelte. Il changea tout de suite de langage et engagea avec un ton doux et insinuant le jeune Polycarpe à revenir, lui promettant qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Mais l'aspect du redoutable fouet avoit tellement concentré toutes les facultés de mon père dans ses jambes, que ses oreilles ne lui rendoient plus aucun service, et qu'il étoit déjà bien loin, que le gros homme brun continuoit

encore ses propositions de paix, et ses promesses. Il ne resta au pauvre diable d'autre parti à prendre que de refermer la caisse de l'Autruche, et de continuer tristement son chemin.

Mon père cependant s'enfonçoit dans le taillis; le moindre bruit, l'agitation d'une feuille sèche le faisoit tressaillir, il croyoit toujours voir le cruel fouet à deux pas de lui; mais enfin quand il se crut pleinement en sureté, il se livra aux réflexions les plus sérieuses sur la bizarrerie de son destin. » Je suis né » sur un volcan, (se disoit-il à lui-même) » et par conséquent destiné aux plus » grandes choses. J'ai pour parrain une » altesse sérénissime, au service de la- » quelle, selon toutes les apparences, je » devois jouir du bonheur inappréciable » d'être enseigne, au lieu de cela un » maudit hanneton m'entraîne dans une » caverne de voleurs, où je suis jugé » digne de remplir une place de marmi- » ton; je m'échappe de cette tanière

» pour devenir gardien d'une Autruche. » à peine le sentiment intérieur de mes » facultés commence-t-il à dégager mon » esprit du voile épais qui l'environne, » que je me livre tout entier à l'examen » de la nature; je donne en toute in- » nocence une grande clef de porte et » deux cailloux à manger à une Autruche, » et des coups de fouet doivent être » ma récompense. Ah Guillemine! Guil- » lemine! si le destin prospère m'eût » permis d'étudier la nature près de toi, » d'admirer la toute puissance du créa- » teur dans tes beaux noirs, avec quel » plaisir je t'aurois fait le sacrifice de » la place d'enseigne que me promettoit » mon illustrissime patron! »

Pendant ce beau monologue mon père avoit fait un chemin considérable, et croyant n'avoir rien à redouter du gros homme brun, il se rapprocha de la grande route et doubla le pas pour gagner, s'il étoit possible, avant la fin du jour un village ou une chaumière; mais un amas de nua-

ges épais avoit obscurci l'horizon, un vent impétueux commençoit à souffler; déjà le tonnerre grondoit dans l'éloignement, et l'on voyoit briller les éclairs, l'air étoit lourd et étouffant. Les oiseaux tremblans voltigeoient çà et là, et la pluie tomboit par torrens. Mon père savoit qu'il étoit dangereux en pareille circonstance de s'arrêter sous des arbres élevés, et il regardoit tristement autour de lui s'il n'apercevroit pas un abri; enfin il découvrit dans le taillis une cahute de chasseurs dans laquelle il se réfugia. L'orage s'avançoit avec impétuosité, les éclairs sillonnoient la nue, les coups se succédoient vivement, et la pluie battoit avec violence le toit vermoulu de la cabane. Tout-à-coup un homme d'une assez jolie tournure, vêtu d'un habit de chasse verd, portant un fusil et une gibecière entre dans la cahute; l'eau dégouttoit de son chapeau de cuir et de ses vêtemens, et son chien tout aussi mouillé que lui se secouoit de son mieux et

un peu aux dépens de ses voisins. Il fut tout étonné de rencontrer au milieu de la forêt un jeune homme qui n'avoit point du tout l'air d'un voleur. Qui es-tu? Lui demanda-t-il avec empressement. Mon père lui raconta avec franchise et naïveté son aventure avec le gros homme brun, et la malheureuse expérience par laquelle il avoit débuté dans l'étude de l'histoire naturelle. Le chasseur se mit à rire, et le jeune Polycarpe parut lui convenir. Le ciel s'étoit découvert, les nuages avoient fait place aux couleurs du plus bel azur; l'étranger prit la parole et dit à mon père: Je suis Mr. de Süssenhayn intendant des mines; si tu veux me suivre dans mon château, je chercherai les moyens de t'assurer une existence pour l'avenir.

Quand mon père entendit parler d'un château, lui qui n'avoit jamais possédé une misérable cahute ni même une petite place pour reposer sa tête, qui

n'avoit pas toujours eu un morceau de pain pour apaiser sa faim, il accepta avec transport l'invitation, baisa avec reconnoissance la main de son protecteur, et le suivit modestement par derrière à travers la forêt.

CHAPITRE VI.

La Mine.

Ils avoient à peine fait une lieue, dans l'espace de laquelle Mr. de Süssenhayn avoit beaucoup parlé à son chien, mais pas dit un mot à mon père, quand ce dernier à la grande satisfaction de son estomac, aperçut par-dessus la tête des sapins le toit rouge du château de Süssenhayn. Il lui sembla dans ce premier moment revoir le toit chéri de son père d'adoption, et la douce haleine de Guillemine trouva pour la première fois un objet de comparaison dans la fumée de la cheminée. Je vois d'ici plus d'un lecteur faire la grimace à cette ignoble comparaison, cependant on en rencontre dans quelques poëmes de beaucoup moins naturelles. La fumée de la cuisine charme un estomac affamé, comme les joues fraîches d'une fille allument

un oeil de convoitise..... et il est reconnu que l'estomac a beaucoup plus d'éloquence pour exprimer ses besoins, que l'oeil pour exprimer ses désirs, et même plus que l'oeil qui se repose avec tant de complaisance sur un plat, ne se reporte sur un joli minois que lorsque l'estomac est satisfait.

En entrant dans l'avant-cour, ils furent accueillis par une trentaine de chiens courans, qui se pressoient autour de monsieur l'intendant et cherchoient à lui témoigner leur joie par de longs et bruyans hurlemens. Quelques-uns de ses gardes vinrent lui faire le rapport de ce qui s'étoit passé chez lui pendant son absence; le chasseur Jean l'instruisit que le colonel de Felsenbourg son voisin vouloit se défaire du beau Sultan, et tout de suite il entreprit l'éloge du dit Sultan à-peu-près dans les termes suivans: » Par la grâce de Dieu éternel et tout-» puissant, c'est un superbe chien, il » a les naz.aux larges et ouverts, les

» oreilles longues, larges et pendantes, » l'oeil brun, sain et brillant, les dents » bonnes, fortes et blanches, les reins » larges et nerveux, les hanches fortes » et charnues, le pied droit, le ventre » velu et retiré, le fouet recourbé et » garni de soies longues et pendantes, » la jambe sèche, la trace dure, et l'en- » tre-deux des pelottes garni de poils. » Le chasseur Matthieu l'informa qu'il avoit tué une laie, et le chasseur Antoine un marcassin. Mr. de Süssenhayn après les avoir entendus leur donna ses ordres avec un grand air de dignité et entra dans le château suivi de mon père.

Ils montèrent ensemble un large et gothique escalier et arrivèrent dans une grande salle dont l'unique décoration commencée depuis plus d'un siècle, consistoit dans un grand nombre de bois de cerfs. Ils y furent reçus par une ménagère très-verbeuse, qui portoit à son côté un gros trousseau de clefs, et deux grands dadais de quinze à seize ans s'appro-

chèrent d'eux en gambadant, et les accueillirent avec des manières un peu campagnardes. Mr. de Süssenhayn fit tirer ses bottes par le chasseur Jean, passa une robe de chambre de coton, et le chasseur Mathieu lui ayant apporté une grande pipe d'écume de mer, il s'étendit sur un sopha de cuir pendant qu'Antoine couvroit la table. Mon père étoit toujours debout à la porte, faisant tourner son chapeau rond, et les yeux fixés en terre.

M. DE SUS. A présent approche jeune homme, et dis-moi à quoi je peux t'employer? D'abord ton nom?

M. P. Polycarpe de Bollenbach.

M. DE S. (se levant) Comment? quoi! de Bollenbach. Polycarpe, de par tous les diables, tu n'es cependant pas celui qui s'est échappé de chez Mr. van Doelen en Italie.

M. P. Je vous demande pardon, c'est bien moi, mais je ne m'en suis jamais échappé.

Cher enfant s'écria Mr. de Süssenhayn en jetant sa pipe d'écume de mer, et serrant mon père dans ses bras avec tant de force, qu'il lui fit jeter un cri perçant, comment le diable t'a-t-il conduit ici? de Naples dans les montagnes de Harz?

Mon père lui raconta toutes ses aventures avec ingénuité et franchise; et se permit à la fin de lui demander par quel hasard il avoit l'honneur d'être connu de sa seigneurie.

M. de S. Par un hasard assez plaisant, et il y auroit sur ma foi matière à écrire un roman. Il faut que tu saches, mon cher enfant, que j'ai beaucoup connu ta mère. J'ai fait avec elle le voyage d'Italie, et j'étois près d'elle quand tu fis ton entrée dans le monde sur le Vésuve. Il y a à-peu-près quatre ans qu'elle m'écrivit que tu étois disparu.

Le lecteur n'a certainement point oublié ce jeune homme, qui à cinq heures

du matin le dernier jour du carnaval donnoit le bras à ma grand'mère, et qui dans le voyage d'Italie étoit assis dans le fond de la voiture vis-à-vis de mon grand-père. Eh bien c'étoit le même Mr. de Süssenhayn alors gentilhomme des chasses à la cour de S. A. le prince Polycarpe.

A son retour d'Italie le prince l'avoit nommé grand-maître des forêts et peu de temps après intendant des mines, parce que ses possessions étoient situées aux environs d'une mine, assez considérable. A cela près Mr. de Süssenhayn avoit des connnoissances à peine ébauchées sur cette partie. Il y vivoit éloigné du monde depuis près de quinze ans. Le sauvage du lieu, et des environs, l'uniformité du commerce avec les chasseurs et les mineurs, l'occupation journalière de la chasse à courre ou au tirer, avoient fait d'un homme du monde agréable, un chasseur rustre et campaguard. Il étoit célibataire et ne souffroit

près

près de lui d'autre femme que Mlle. Morgenthau (1) sa ménagère. Celle-ci au nom de cet amour tant prescrit par Jesus-Christ l'avoit engagé à prendre chez lui deux jeunes orphelins qui par un heureux hasard de la nature avoient une assez grande ressemblance avec le seigneur du château.

Mlle. Morgenthau éprouva un mouvement d'inquiétude et de jalousie en apercevant un tel rapport de traits dans la figure des deux jeunes orphelins et de mon père, que l'oeil le moins prévenu les auroit jugés demi-frères. Elle avoit depuis longues années acquis un empire sans bornes sur l'esprit de Mr. l'Intendant, et déjà depuis long-temps elle avoit formé et commencé à mettre à exécution un petit plan qu'une sage prévoyance lui avoit suggéré; elle travailloit petit à petit à convertir le château de Süssen-

(1) Morgenthau, Rosée du matin.

hayn, la chasse et toutes les dépendances en un petit magot portatif, à l'aide duquel elle pût, après le décès du propriétaire, au sein d'une vie retirée, élever les deux jeunes orphelins dans la crainte de Dieu.

L'ardeur avec laquelle Mr. de Süssenhayn avoit serré mon père dans ses bras, l'honneur qu'il lui avoit fait de le placer à table auprès de lui, son ancienne connoissance avec ma grand'mère dont elle n'avoit jamais entendu parler, le concours de toutes ces circonstances réunies vint travailler l'imagination de Mlle. Morgenthau; les rides qui jusqu'alors n'avoient eu l'air que de se jouer sur son front serein, s'y gravèrent plus profondément, et elle fut pendant le souper rêveuse et préoccupée. Ainsi la jalousie et la cupidité avoient déjà suscité à mon père un ennemi implacable dans le château de celui qui jadis avoit été l'ami de la maison chez mon grand-père.

Cependant personne ne s'aperçut le premier soir du trouble de Mlle. Morgenthau. Mon père avoit trop de franchise et d'inexpérience, et l'intendant étoit tout à la joie d'une réunion aussi inattendue. Ce dernier fit apporter le meilleur vin du Rhin de sa cave, et but à la santé du jeune aventurier dans une grande timbale d'argent ornée de ses armes. Il instruisit ensuite mon père de l'état présent de sa famille, il lui apprit que ma grand'mère n'ayant pu survivre à la mort de son mopse et à la perte de son fils, étoit morte l'année précédente, qu'aussitôt une troupe de collatéraux étoient accourus pour partager la succession, mais que les dettes actives et passives s'étant trouvées excéder de beaucoup la valeur réelle des terres, ils avoient fait acte formel de renonciation d'après lequel les créanciers s'étoient payés du mieux qu'ils avoient pu; ainsi mon père n'avoit plus rien à espérer de ce côté; mais Mr. de Süssenhayn lui promit de

réparer cet échec de la fortune autant que ses facultés le lui permettroient. Cette promesse fit sur Mlle. Morgenthau l'effet d'un verre d'absynthe, et sa bouche se retira involontairement jusqu'aux oreilles.

Le compagnon de voyage de ma grand'mère tint parole, et l'intelligence de mon père fit honneur à sa protection. Polycarpe par son conseil s'attacha aux travaux des mines, et les poussa en peu de temps beaucoup plus loin que n'avoient fait les intendans, qui en avoient eu la direction depuis l'an 972 que la mine de Rammelsberg, dans la montagne de Harz, avoit été ouverte. Les vieux mineurs l'honnorèrent du sur-nom de Bergwürgel, qui dans leur patois signifie enfant mineur, et qui quelquefois s'applique aussi aux individus qui montrent du zèle et de l'affection à la chose.

Mon père apprit avec la plus grande facilité, l'usage des grands et des petits étançons, du marteau, du matras, des ressorts, de l'étoupe, des pinces, du

hoyau du grattoir, du pied de chèvre, de la forge, de la pompe, des amalgames, du minerai, en un mot de tout ce qui a trait aux puits et aux galeries d'une mine. Il s'attacha successivement à tous les emplois, et s'en acquitta avec tant de promptitude et d'adresse qu'il obtint le suffrage le plus flatteur des mineurs les plus expérimentés.

Le vieux Mr. de Süssenhayn voyoit avec beaucoup de joie les succès de mon père, mais le nez de Mlle. Morgenthau en étoit devenu d'un grand pouce et demi plus long.

Polycarpe ayant dans l'espace d'une année terminé ses études et acquis toutes les connoissances nécessaires dans sa partie, fut jugé capable de remplir une place d'administrateur, et fut nommé à cet emploi au milieu des voeux et de la satisfaction générale de tous les employés.

Sa fortune paroissoit alors fondée sur des bases solides. Il commençoit à oublier

les infortunes qui successivement l'avoient établi marmiton, gardien d'autruche, et scrutateur de la nature; et si l'humeur revêche et les tracasseries multipliées de Mlle. Morgenthau lui rappeloient de temps en temps que la vie n'est pas sans amertume, l'image chérie de Guillemine venoit lui offrir une douce consolation, prêtoit un charme nouveau à son travail, et transformoit sa petite hutte en temple de l'amour: ainsi rien ne paroissoit manquer à sa félicité. Souvent pour éviter la chaleur du jour, il se réfugioit dans le bois voisin, et là, étendu sur un lit de mousse à l'ombre d'un chêne antique, les rêves heureux de son imagination le reportoient dans cette agréable demeure, sous ce toit rouge où un regard de Guillemine, échappé furtivement à travers ses longues paupières noires, avoit eu pour lui mille fois plus d'éclat que la veine d'or la plus riche au milieu de son enveloppe grossière. Bientôt après l'avenir lui offroit

les plus brillantes perspectives; il faisoit des plans d'accroissement de fortune; l'amour lui rendoit tout facile, et toujours son pinceau brillant et mensonger venoit embellir le tableau. Vingt fois il prit la plume pour écrire à Mr. van Doelen, et vingt fois l'idée que sa fortune médiocre n'étoit pas digne de Guillemine le retint.

Cependant tous les momens de liberté que lui laissoient ses occupations, étoient employés à la culture de son esprit et à l'accroissement de ses connoissances; il lisoit quelques ouvrages philosophiques, apprenoit à penser lui-même, à distinguer le vrai de ce qui n'est que brillant, à mépriser la superstition et les jongleries des prêtres, et à les combattre même en cas de nécessité. Plus heureux mille fois si sa raison n'eût pas déchiré ce voile! le souffle insinuant de la philosophie se transforma pour lui en une violente tempête, qui l'arrachant du port de

son repos chimérique le rejeta au loin dans la mer des aventures.

Deux anciens mineurs lui rendirent compte un jour que le lutin avoit causé beaucoup de désordre. Ils avoient l'air tout effarés, et les jeunes mineurs étoient rangés autour d'eux. Leur bonnet à la main, le regard fixe, la bouche béante, et témoignant dans toute leur contenance la plus vive frayeur. Mon père se mit à rire et chercha à leur démontrer qu'il n'existoit point au monde de lutin, excepté Mlle. Morgenthau. Un murmure d'indignation s'éleva tout de suite au milieu de la troupe dont il avoit eu la hardiesse d'attaquer la croyance. C'est un impie s'écria un d'entre eux: quand on ne croit pas au lutin on ne croit pas à la bible — au lutin dont depuis huit cents ans personne n'a nié l'existence. — qui nous a si souvent nous autres gens d'âge et d'expérience étourdis, renversés, soufflетés — non mes amis nous ne devons pas souffrir un pareil scélérat

parmi nous; allons nous plaindre à Mr. l'Intendant et s'il n'appointe pas notre requête, alors il faudra faire savoir à S. A. le prince régnant, qu'il y a un athée dans ses états. Le lutin seroit capable de s'en venger sur nos enfans, et de nous faire déserter la maison. --- Allons, mes amis, chez l'Intendant.

Ils y furent en effet et étourdirent tellement le pauvre Mr. de Süssenhayn en parlant tous à-la-fois, qu'il ne comprit pas un mot de toute l'affaire, seulement à force d'entendre répéter le mot *lutin*, il conclut que le farfadet leur avoit dérangé la cervelle. Cependant Mlle. Morgenthau avec son nez long de cinq pouces, prit chrétiennement sur elle de lui expliquer l'événement; des accessoires faux, mais vraisemblables, des remarques édifiantes, et des histoires épouvantables de lutin vinrent tour-à-tour embellir et animer son récit, et terminant par un long soupir, elle se résuma à

dire qu'il arriveroit infailliblement malheur à un incrédule abandonné de Dieu.

Mon père fut appelé, et ne donna ni aveu ni désaveu. Mr de Süssenhayn qui respectoit la croyance de ses pères et encore plus celle de Mlle. Morgenthau, s'emporta vivement, et ordonna au pauvre administrateur accusé de reconnoître publiquement l'existence du lutin, ou d'abandonner le territoire. Le jeune philosophe trouvant indigne de lui d'appeler de pareille sentence; comme Fébronius et consors, choisit le dernier parti, fit son paquet, et eut bientôt tourné les talons au château de Süssenhayn, à Mlle. Morgenthau et au lutin.

CHAPITRE VII.

L'Océan.

AH! que je suis malheureux! s'écria mon père en avançant son bâton de voyage et s'appuyant dessus, à quoi me destine la bizarrerie du sort? Un sang bouillant circule dans mes veines pareil à la lave brûlante du Vésuve sur laquelle j'ai pris naissance; un respectable ministre guide mes premières années; l'oeil noir de Guillemine développe l'existence de mon coeur; un hanneton me jette dans une bande de voleurs; une autruche me rend scrutateur de la nature; un gros homme brun armé d'un fouet menace mes progrès naissans; un orage me conduit à Süssenhayn, et un maudit lutin m'en chasse. Que devenir? Où chercher des hommes qui ayent besoin d'un administrateur des mines et qui ne croyent pas au lutin?

Abandonné à ces tristes réflexions il

courut de ville en ville avec son paquet sur le dos. Il arriva dans les montagnes de Misnie, parcourut les villes de Freiberg, d'Annaberg, Schneeberg, St. Georgenstadt, Schwarzenberg, Marienberg, Ilmenau, Halle en Tirol, Schwartz, Rattenbourg, etc. par-tout il proposa ses services, fit preuve de ses connoissances, fut admiré, dut être employé, mais dès-que sa non-croyance du lutin étoit connue, on lui donnoit un médiocre viatique avec injonction de continuer son chemin; et il auroit pu voyager ainsi jusqu'aux mines du Potose sans trouver un asile.

Cependant ses modiques finances diminuoient insensiblement, et il se trouva bientôt vis-à-vis de rien sans savoir comment en faire quelque chose.

Il arriva un soir foible et fatigué, mourant de faim et de soif dans la résidence d'un petit prince de l'Empire. Il passa devant la boutique d'un tailleur qui chantoit en enfilant son aiguille. Mon

bon ami lui dit mon père, vous êtes bien gai, et moi bien triste, vous avez à manger et moi je meurs de faim; si vous aviez par hasard besoin d'un apprentif, j'apprendrois bien volontiers le métier de tailleur près de vous.

Entre, camarade, lui répondit le tailleur; je n'ai pas besoin d'apprentif; mais j'adoucirai volontiers ta misère si je le peux. Asseois-toi à ma table, mange de mon pain, bois de ma petite bière; l'état où je te vois me fait de la peine, et j'aviserai aux moyens de venir à ton secours.

Ces paroles chatouillèrent délicieusement l'oreille de mon père et résonnèrent jusqu'au fond de son estomac. Il entra, s'assit à la table du tailleur, mangea, but, et se reposa. Après le repas, il lui raconta toutes ses infortunes, comment il étoit devenu successivement marmiton, gardien d'une autruche, naturaliste, administrateur des mines, et comment enfin un maudit lutin l'avoit

forcé d'abandonner cette dernière place. Hélas! dit-il en soupirant, je suis bien tourmenté. Je ne sais comment gagner ma subsistance; je suis né sur le haut d'un volcan et croyois terminer mes jours au fond d'une mine; mais le lutin est venu troubler mon repos. Oh maître! faites un acte d'humanité, prenez-moi pour apprentif, car je n'ose ni mendier, ni voler.

Le joyeux tailleur étoit un petit bossu qui rioit de tout dans le monde, quelque sérieux ou triste que ce pût être. Ce n'étoit cependant pas cette joie maligne qui prend sa source dans le malheur et les souffrances de nos semblables; un sentiment inné en lui, lui faisoit séparer tout de suite le comique du fâcheux, il rioit de tout son coeur du premier, et tout en riant cherchoit à prévenir et soulager le second, autant que ses facultés le lui permettoient. Mon père qui dans tout le cours de sa vie n'avoit jamais rencontré un caractère

semblable, ne fut pas peu étonné de voir son hôte rire à gorge déployée, au récit d'infortunes, dont le souvenir seul lui déchiroit le coeur. Son sang bouillonnoit dans ses veines, et il étoit prêt à lui jeter à la tête l'assiette d'étain qu'il avoit devant lui, quand le petit bossu s'apercevant de sa rougeur, s'arrêta tout-à-coup, se mordit la langue, et demanda pardon à son convive. Vous ne devez pas vous offenser de mon rire, lui dit-il en lui tendant la main, c'est ma manière; j'ai reçu de la nature l'heureux don de rire de tout, et je suis bien plus heureux en cela que Mr. notre surintendant quand il se perd dans ses écritures, et ses disputes théologiques; et puis de bonne foi comment voulez-vous que je ne rie pas quand vous me racontez le régal de clefs et de cailloux que vous avez donné à votre Autruche. En achevant ces mots il se mit à rire plus fort que jamais, et céla si long-temps et de si bon coeur que mon père malgré

lui, se vit forcé d'en faire autant. Après avoir donné cours à leur bruyante gaieté pendant près d'un bon quart d'heure, le petit bossu reprit l'air grave et sérieux, et dit à mon père.

En voilà assez mon ami, à présent avisons aux moyens de venir à votre secours; vous voudriez apprendre auprès de moi le métier de tailleur, je le désirerois, mais cela m'est impossible, vu que je n'ai pas assez de chalands pour employer et nourrir un garçon. Peut-être croyez-vous que je vous en impose, et jugez-vous de mon commerce, par la propreté de ma maison, le bon pain bis de ma table, et la bière qui a rafraîchi votre palais; Dieu, il est vrai, me comble de bénédictions; mais ce n'est pas à mon métier, c'est à mon génie que je dois l'honnête aisance dont je jouis. Vous saurez que je suis poëte, et que mes vers coulent avec une grande facilité.

Narguant la tristesse
Je grimpe au Permesse
Sachant que la hardiesse
Plus que le vrai talent a droit à la richesse.

Quand une de mes pratiques célèbre son jour de naissance, tout de suite j'arrive chez elle, une pièce de vers de circonstance à la main, et il n'y a pas une noce, un baptême, que le ovial railleur Luchs (1), n'égaie de ses poëtiques accens. J'arrache par ci par là un écu, et la source de mon talent est inépuisable. Ainsi le meilleur conseil que je puisse vous donner, est de faire comme moi, de devenir poëte. Je vous prêterai un dictionnaire de rimes depuis A jusqu'à Z, que j'ai moi-même corrigé et augmenté, et à l'aide duquel vous pourrez, quand vous voudrez, faire un poëme de 20000 vers sans la plus petite difficulté. Je fournis de temps en temps quelques opuscules à l'almanach des muses,

(1) Luchs traduction littérale, loup-cervier.

mais rarement, parce que les rédacteurs et les libraires payent mal.

Mon père ne fut pas peu étonné de se trouver sous le toit d'un disciple d'Apollon il avoit toujours eu une haute considération pour la poësie, et s'étoit persuadé que le feu du génie animoit toujours les yeux d'un poëte et commandoit au respect. Assis vis-à-vis du petit tailleur bossu, il le considéroit avec attention, et ne pouvoit trouver en lui le moindre rapport avec le portrait brillant de son imagination. Il le pria cependant de lui communiquer quelques-unes de ses productions; le petit tailleur avec un sourire de satisfaction, ouvrit une petite boîte qui renfermoit son fil et ses aiguilles, le sentiment intérieur d'un succès qu'il jugeoit infaillible, imprima l'air du contentement sur toute sa figure; il déploya son papier, but un grand verre de bière et commença ainsi:

Au jour
heureux tant désiré, et à jamais mémorable
de
l'union sacramentale et conjugale
entre
Monsieur
Monsieur Gaspard-Amable l'Enfumé
bourgeois célèbre, et membre renommé, de la
très-notable
confrérie des boulangers d'une part:
et
Demoiselle d'honneur et vertu reconnue,
Marie Euphrosine du Désir
fille unique et nubile de
Monsieur
Monsieur Jean Christophe du Désir,
tisserand recommandable, de l'autre.

Sébastien Luchs fin et rusé matois
Au tendre hymen prêtant sa voix,
Voulut dans le morceau suivant
Exprimer son contentement,
Et présenter son compliment
Pour témoigner son dévoûment . . . . .
. . . . . .

Quand Dieu de rien eut formé l'univers
Il l'embellit de cent charmes divers;

Il créa l'homme, avec lui l'espérance
Le tendre amour, l'éternelle constance.
Adam s'ennuyoit seul au sein du paradis
Demoiselle Ève à ses regards surpris . .
. . . . . .

Ici mon père s'assoupit tout doucement, maître Luchs entra en fureur, il toussa, cracha, frappa du pied, mais vainement! enfin il appuya un grand coup de coude dans la poitrine de son convive, et celui-ci se réveillant en sursaut, il lui dit avec un regard animé: Croyez-vous qu'Appollon vous couronnera dans le sommeil? Si vous voulez vous former sur de grands et bons modèles, ouvrez les oreilles.

Aussi les ai-je tenues ouvertes, répondit mon père en se frottant les yeux, mais, maître, quand on a fait dix lieues dans un jour, les yeux se ferment involontairement.

Le Tail. Et quand vous en auriez fait vingt, un chef-d'oeuvre de poësie devroit vous tenir éveillé.

Un pareil argument étant sans réplique, Polycarpe, bon gré, mal gré, fut obligé de tenir les yeux ouverts, mais il s'en vengea en fermant les oreilles, et en donnant un libre cours à son imagination, qui réunit bientôt toutes ses facultés intellectuelles sous le toit rouge de Mr. van Doelen. Cependant le petit bossu continua sa lecture avec un ton de voix harmonieux et passionné, pareil aux sons aigres et discordans que tire un archet promené au-dessus du chevalet d'un violon.

Le poëme étoit divisé en trois époques principales, la première, comme nous l'avons vu plus haut, commençoit au premier père de tous les hommes, et alloit jusqu'aux noces de Cana; la seconde prenoit des noces de Cana jusqu'au mariage de Sémiramis, et la troisième du mariage de Sémiramis jusqu'au jour mémorable de l'hymen célébré entre M. l'Enfumé et Mlle. du Désir.

Le petit bossu terminant son poëme par une allégorie délicate et ingénieuse;

La nature en formant Mr. l'enfumé Mtre. Boulanger, avoit employé la farine la plus fine pour faire un pâté, et la même nature en faveur de Mlle. du Désir fille d'un tisserand avoit filé une trame aussi parfaite que durable. Le pauvre Polycarpe n'y put pas tenir davantage, sa tête tomba sur sa poitrine, semblable à une branche forte et élastique qui courbée sous une force étrangère s'échappe avec vivacité et retourne à sa position naturelle. Morphée versa ses doux pavots sur ses paupières appesanties, et enveloppa le malheureux administrateur dans les voiles les plus épais de la caverne aux sept dormans; maître Luchs voyant bien que la nature étoit plus forte que sa poësie, serra avec dépit son manuscrit et fut se coucher.

Le lendemain matin un doux sommeil ayant rétabli ses esprits vitaux dans leur assiette ordinaire, mon père se mit à réfléchir mûrement à la proposition de son hôte. Son amour-propre lui repré-

senta d'abord, que peut-être il portoit un germe poëtique caché, et que le destin ne lui avoit envoyé son mercure que pour féconder ce germe, et aider son développement. L'assurance que lui donna le tailleur qu'aucun génie du premier ordre n'étoit fixé dans la ville, mais que seulement des étrangers rimailleurs y avoient eu de temps en temps des succès brillans et solides, vint allumer de plus en plus son nouveau feu poëtique. Il résolut sérieusement d'essayer *la chose* (pour rappeler l'expression favorite de mon grand-père) mais dédaignant les formes ignobles et les expressions triviales de maître Luchs, il voulut débuter sur-le-champ par un poëme héroïque, ne doutant pas que la renommée ne s'empressât de publier au loin cette sublime production.

Le prince chez lequel notre héros se trouvoit depuis vingt-quatre heures, et dont la puissance absolue s'étendoit sur un espace de pays grand comme la

main, se nommoit Emmerentius Théodore par la grâce de Dieu duc de A. et B. comte régnant de C. et de D. comte et seigneur de E F. G. etc. etc. etc. les etc. sont les *Paraphes* des grands seigneurs et n'ont aucune signification propre. Cet Emmerentius Théodore étoit une assez bonne pâte d'homme qui prenoit tout indifféremment et prétendoit à la gloire d'être le premier Mécène du St. Empire romain. A l'ombre de son trône c'est-à-dire de son fauteuil à bras, se réfugioient tous ceux dont les différentes sociétés et feuilles littéraires avoient méconnu, ou déprisé les talens; ils ne semoient pas, ils ne moissonnoient pas, et cependant le prince les nourrissoit. Mon père avoit calculé son plan sur cette vie de cocagne. Un poëme héroïque dédié à S. A. le protecteur des muses, le frère aîné d'Appollon devoit atterrer d'un seul coup tous les malheureux avortons, dont les fades idyiles, et les doucereuses romances avoient eu

jusqu'alors le privilége exclusif de plonger le prince dans un sommeil profond, précédé de longs bâillemens. Le petit bossu enchanté de voir que mon père n'alloit pas sur ses brisées, approuva entièrement son projet, et lui promit même de le garder chez lui jusqu'à ce que son poëme lui eût procuré une existence, se réservant seulement une rétribution raisonnable sur le gain futur, que leur imagination leur représentoit comme infaillible, et qu'ils avoient déjà maintes fois supputé.

Mon père mit tout de suite la main à l'oeuvre, et deux mois étoient à peine écoulés qu'un poëme en 33 chants intitulé l'Océan vint au jour. Je n'entends point ici par jour celui de cet astre brillant qui éclaire et féconde l'univers, ce n'étoit encore que la modeste clarté de la lampe du tailleur. Ce dernier devoit avant tout juger de l'ensemble et des détails du poëme; et il fut arrêté que le dimanche suivant maître Luchs en qualité de connoisseur, de censeur et de

critique, prononceroit sur le mérite de l'ouvrage. Polycarpe y consentit pour avoir le plaisir de faire admirer ce chef-d'oeuvre de génie, persuadé intérieurement qu'il n'y avoit pas un mot à reprendre.

Le fameux dimanche arrivé, on prépara tout pour la lecture; le petit bossu s'assit vis-à-vis de mon père, et la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table il prêta une oreille attentive.

Polycarpe commença ainsi:

L'OCÉAN.

Chant premier.

Enveloppé des voiles opaques de la nuit, perdu dans l'abyme de visions sans cesse renouvelées, mon esprit inquiet et agité, cosmopolite de la nature entière erre dans les ombres des siècles écoulés; accumulant dans le sein de la terrible éternité, les fruits brillans des palmes toujours fleuries, rongeant d'une dent aiguë

les merveilles de la nature, et promenant une langue dévorante sur les chef-d'oeuvres de la création.

Ici maître Luchs s'endormit d'un sommeil profond, mon père jeta sur lui un regard dédaigneux, et ne jugeant pas que cette souche insensible fût digne d'être réveillée, il continua de lire de suite et pour lui seul les trente trois chants, s'écriant à chaque instant, quel feu! quelle noblesse! quelle élévation! quelle abondance d'idées!

L'Océan fut mis au net, et proprement enveloppé dans une feuille de papier doré. Peu de temps après, notre héros vêtu d'un habit d'écarlate tout neuf que le petit tailleur bossu lui avoit fait avec un morceau de drap volé, eut l'honneur de présenter lui-même à S. A. sa sublime production.

Emmerentius Théodore accueillit favorablement le pauvre administrateur exilé; le poëme fut lu, personne n'en comprit un mot, et néammoins il fut porté

aux nues par le prince et conséquemment par toute sa cour.

Mon père s'aperçut bientôt que son Océan étoit devenu pour lui la corne d'abondance, le prince quelques jours après le nomma Intendant du parc, petit emploi suffisant pour le faire exister, et dont il étoit en droit d'espérer qu'aucun lutin ne viendroit le chasser.

CHAPITRE VIII.

Le Loup.

OH douce et aimable Mlle. Morgenthau (s'écria mon père un jour que les premiers rayons du soleil le surprirent errant dans le parc) ton oeil cave et chassieux a eu sur ma destinée une influence plus forte que le regard doux et expressif de Guillemine. Avec l'aide d'un lutin tu m'as créé poëte, c'est à toi seule que je dois l'honorable emploi d'intendant du parc de S. A. il est bien juste que les prémices de ma muse te soient offerts, que les premiers accens de ma lyre soient pour te célébrer. Il dit et grimpant son poëtique coursier, qu'il nommoit modestement Pégase, il trace dans une longue satire en vers iambiques le portrait fidelle de Mlle. Morgenthau.

Ce petit ouvrage fit du bruit à la cour, et fut placé à côté des satires

de Boileau, aucun des habitans de la résidence ne connoissoit Mlle. Morgenthau, mais comme on vouloit absolument avoir l'original du portrait, on se mit à chercher des ressemblances parmi les dames de la cour. Malheureusement mon père, en traçant le portrait de Mlle. Morgenthau, avoit placé un ruban jaune dans sa coiffure, et le jaune se trouvoit être la couleur favorite de la princesse. A peine eut-on fait cette importante découverte, que chacun se dit à l'oreille. La satire regarde la princesse, et quoiqu'il n'y ait pas de trait direct, la couleur jaune en est une preuve assez évidente.

Une officieuse soubrette dont mon père avoit méprisé les charmes quelque temps auparavant, se chargea de faire saisir à la princesse cette maligne interprétation. Celle-ci étoit aussi crédule que vindicative. Ce rapprochement de couleurs jaunes échauffa sa bile, et elle jura de venger sur le poëte son amour-

propre offensé, à la première occasion favorable.

Mon père s'aperçut à temps de l'orage qui menaçoit son bonheur naissant, et pour l'éviter, il s'empressa de faire imprimer sa satire, substituant la couleur rouge à la jaune. Aussitôt toute la cour y reconnut la femme du grand écuyer qui ne portoit jamais que du rouge, et qui entra dans un accès de colère violent quand elle apprit ce changement de couleur. Mon père déconcerté de ce second mal-entendu, fit faire sur-le-champ une seconde édition de son ouvrage, et substitua le verd clair au rouge. Cela lui réussit encore plus mal. La maîtresse du prince s'étoit déclarée depuis long-temps pour le verd clair, et comme en outre elle avoit peut-être plus de raisons que les deux autres pour se reconnoître dans le portrait de Mlle. Morgenthau, elle fit le serment solennel devant sa femme de chambre de

tirer une vengeance éclatante de cette insigne méchanceté.

Ainsi mon pauvre père dans l'espace d'un mois s'étoit fait trois puissantes ennemies, qui réunies toutes les trois épioient le moment favorable pour le perdre. Il jugea inutile de changer dans une troisième édition de sa satire le verd clair contre une autre couleur. Les courtisans vouloient absolument un original au portrait, et comme il n'existoit pas une couleur au monde pour laquelle une femme de la cour, jeune ou vieille, laide ou jolie, n'eût une préférence marquée, mon père vit bien qu'il ne feroit qu'augmenter le nombre de ses ennemis. Il se résigna tristement à sa destinée, suspendit la lyre d'Appollon à la muraille, et résolut de se renfermer strictement dans les devoirs de sa charge, pour, s'il étoit possible, détourner le coup qui le menaçoit.

Le parc qui lui étoit confié avoit à-peu-près une lieue de tour et comprenoit la

la moitié des états du prince Emmerentius Théodore. On y avoit enclavé plusieurs pièces de terre cultivées, dans lesquelles on avoit planté du bois et laissé croître des broussailles. L'on tiroit des pays voisins le blé nécessaire à la consommation des sujets de S. A.; ce parc renfermoit toutes sortes d'animaux étrangers et rares tels que des coqs d'Inde, des faisans, des canards de Turquie, des daims, des brebis d'Espagne qui avoient la liberté de le parcourir dans tous les sens. Cependant pour borner leur promenade, on avoit enceint le parc d'un mur assez haut qui ne coûtoit rien au prince, les états du pays lui ayant fait l'avance des fonds. Quelque temps après ils avoient été invités par S A. à tenir son second enfant sur les fonds de baptême, et devant en qualité de parrains faire un présent quelconque à leur filleul, ils n'avoient trouvé rien de meilleur marché que l'abandon de leur créance.

Ce mur étoit pour les petits états

du prince Emmerentius une merveille plus grande que la fameuse muraille que les Chinois élevèrent jadis pour arrêter les courses des Tartares. Aussi la faisoit-on admirer à tous les étrangers, et son entretien étoit-il un des premiers soins de l'état. Mon père aperçut un jour derrière un petit taillis attenant à un charmant hermitage, une brèche énorme faite à ce mur. Etonné, au delà de toute expression d'une témérité pareille, qu'il ne savoit à qui attribuer, mais dans laquelle il apercevoit un dessein déterminé quelconque, il voulut sur-le-champ envoyer des maçons pour réparer le dommage et relever le mur, quand il reçut un billet sans signature qui contenoit ces mots: *Mr. de Bollenbach n'a d'autres moyens de réparer ses sottises passées que de laisser la brèche du mur telle qu'elle est.*

La chose étoit une énigme pour mon père; cependant il résolut de différer de quelques jours la réparation du mur, et

de chercher à découvrir dans l'intervalle la cause de cet événement extraordinaire. Peu de temps après il aperçut à la clarté de la lune une femme voilée qui se glissoit dans l'hermitage. Il avança tout doucement dans le taillis, jusqu'au bord de la brèche, et eut bientôt le plaisir de voir paroître un jeune officier de dragons, qui en qualité de parent très-proche de la maîtresse du prince, avoit depuis peu obtenu une place d'enseigne dans l'armée de S. A. *Sapienti sat!* pensa mon père, la brèche du mur ne m'inquiète plus, celle qui l'a faite saura bien la réparer quand cela sera nécessaire; ma complaisance dans cette occasion fera oublier l'aventure de la couleur verd clair, et dans peu de temps, il me sera permis de détacher la lyre d'Appollon de la muraille et d'en tirer quelques sons.

Il se retira, et se coucha tranquillement. Cependant un démon ennemi veilloit et lui préparoit un nouveau désastre. Un maudit loup qui ne savoit pas que

la brèche du mur avoit été uniquement pratiquée pour favoriser l'entrée de l'officier de dragons, profita de cette ouverture pour faire un tour de promenade dans le parc; il rencontra par hasard deux brebis d'Espagne, et ignorant parfaitement le goût que pouvoient avoir les dites Espagnoles, il prit la liberté d'en faire un déjeûner et n'en laissa que les os.

Quel coup de foudre pour mon père, quand le lendemain il trouva ces malheureux restes. Il résolut de tenir la chose secrète, et de faire venir au plus vîte deux autres brebis d'Espagne. Cependant son coeur trop plein avoit besoin de s'épancher, il vint chez le petit tailleur bossu et lui confia la chose, celui-ci en rit aux larmes, lui promit de garder le silence, et de fait ne découvrit ce secret intéressant qu'à trois ou quatre de ses pratiques, et toujours sous le sceau de la discrétion. Le jour étoit à

peine écoulé que la chose étoit venue aux oreilles du prince. La princesse, la femme du grand Ecuyer, la fidelle maîtresse d'Emmerentius profitèrent du moment, soufflèrent, attisèrent le feu et firent si bien que mon père se trouva, sans savoir comment, au fond d'un cachot humide, avec les fers aux pieds et aux mains.

CHAPITRE IX.

Le Plomb.

L'habitation qu'on venoit d'assigner à mon père étoit non-seulement humide, mais manquoit en outre de beaucoup de commodités. Une botte de paille qui depuis quarante ans avoit servi de lit à ses prédécesseurs, une table de bois qui se soutenoit à peine sur trois pieds vermoulus, et le squelette d'une chaise de paille, tels étoient les meubles de l'appartement. L'art n'avoit jamais défiguré les quatre murailles entièrement nues, et elles brilloient de tout l'éclat de leur beauté sauvage et naturelle. Une petite cavité dans le mur fermée par quatre petits carreaux garnis de plomb distribuoient économiquement les rayons du soleil, et ainsi Polycarpe mangeoit son pain moisi dans un crépuscule agréable et permanent.

L'ennui étoit le plus grand tourment qu'il éprouvât dans cette agréable solitude. En vain pria-t-il qu'on lui fît passer au moins ses livres et ses écrits, tout fut sourd à sa voix. Un morceau de papier, une plume, une goutte d'encre, tout fut refusé à ce criminel de haute trahison, qui n'eut pas comme Schubart dans sa dure captivité la consolation d'attendrir le coeur de ses contemporains par le récit de ses souffrances. En vain réfléchit-il aux moyens de s'échapper. N'ayant ni la constance ni la ténacité du fameux Trenk, son esprit foible et irrésolu étoit découragé par l'épaisseur du mur, et il se bornoit à soupirer sans être entendu, après cet enfant qui au gré de son caprice forme ou brise toutes les chaînes. O combien de fois n'envia-t-il pas l'hirondelle qui avoit construit son nid dans le coin de sa petite fenêtre! que le moineau qu'il entendoit s'abattre sur le toit de sa prison lui paroissoit heureux! les souris et les

araignées étoient son unique société; et rien ne le tiroit de la sombre mélancolie dans laquelle il étoit plongé, que le bruit affreux des verroux et la visite que son geolier lui faisoit deux fois par jour.

Que je suis malheureux, s'écrioit mon père tout en larmes. Pourquoi le Vésuve ne m'a-t-il pas englouti! Pourquoi n'ai je pas marché à la potence avec les voleurs! Pourquoi ne suis-je pas mort au lieu de l'innocente autruche que j'ai régalée de clefs et de cailloux! Pourquoi la foudre céleste ne m'a-t elle pas consumé, quand fuyant les atteintes d'un fouet cruel, je me sauvai dans la cahute au milieu de la forêt! pourquoi le lutin ne m'a-t-il pas tordu le cou! Plût au ciel que le loup, épargnant les brebis d'Espagne, eût déchiré mes membres malheureux! Plongé au fond d'un cachot, je porte la peine de la brèche faite au mur, sans avoir goûté les doux et secrets plaisirs du petit hermitage!

Je maudis le monde entier! excepté toi, ma chère Guillemine, et personne n'entend ma malédiction, hors les souris et les araignées!

Ainsi s'écoulèrent quatre mois de la vie de mon père. La brèche du mur étoit réparée, les brebis d'Espagne remplacées par d'autres; et l'auteur de l'Océan étoit entièrement oublié. A la vérité, le petit tailleur bossu avoit osé à différentes reprises présenter au prince quelques pièces de vers burlesques dans lesquelles, imitant le dévouement de Karschin pour Schubart, il intercédoit pour le poëte disgracié. Mais le bon et facile prince avoit l'habitude de confier tous les placets à son valet de chambre, et celui-ci en faisoit ordinairement des papillotes pour S. A.

Cependant le moment de sa délivrance approchoit. Le jour de naissance du prince devoit être célébré avec pompe. La princesse parut superbement vêtue d'une robe plus jaune que du saffran,

la maîtresse du prince mit son plus bel habit verd clair, et la femme du Grand-écuyer vêtue d'un rouge éclatant ressembloit au feu éloigné d'un magasin de paille que les ténèbres de la nuit rendent encore plus brillant. Le petit bossu grimpant son roussin poëtique, célébra de son mieux ce jour fameux; tous les poëtes de la cour répandirent des flots d'encre et usèrent une énorme quantité de plumes. Les sujets maigres et exténués du prince, rassemblèrent les restes de leurs forces pour exhaler dans l'air des *Vivat* qui partoient du coeur. Mon père apprit par le geolier l'approche de ce jour d'alégresse. Aussitôt l'idée de célébrer cette fête par un petit poëme s'empara de son esprit; espérant dans un de ces momens de joie et de plaisir, ou l'idée de la misère et des souffrances est si importune, recouvrer sa précieuse liberté. Le feu poëtique petilloit, mais comment faire pour mettre au jour cette oeuvre sublime? Qu'il n'eût

pas, comme cependant la décence et l'étiquette l'ordonnoient, déposé aux pieds du trône les inspirations de sa muse proprement transcrites sur du beau papier d'Hollande à tranches dorées : c'étoit tout simple. Mais encore pour écrire falloit-il du papier, une plume, de l'encre, ou au moins des tablettes, et un crayon ; mon père comme les anciens habitans du Pérou, se seroit même servi de *quipos* pour exprimer ses idées, mais malheureusement personne à la cour ne connoissoit ces *animaux-là*. Cependant la nécessité est ingénieuse. Le geolier compatissant avoit prêté à mon père quelques jours auparavant un petit ouvrage intitulé les agrémens de la solitude. Celui-ci en arracha la première feuille qui étoit blanche, et se vit ainsi en possession d'un morceau de papier. Il lui falloit encore un instrument quelconque pour écrire ! tout-d'un-coup jetant les yeux sur sa petite fenêtre dont les quatre vitres étoient garnies en plomb, il se décida

en dépit du froid pénétrant, et de la pluie que le vent soufflait avec impétuosité, à briser un de ces carreaux; il en détacha le plomb, et se mit à écrire, tant bien que mal, sur son morceau de papier à-peu-près blanc.

Le petit poëme renfermoit une allégorie ingénieuse, et étoit le chef-d'oeuvre de mon père. On y voyoit les trois Grâces se rendant à la fête d'Appollon, l'une revêtue d'une robe jaune élégante, la seconde d'une robe verd clair, et la troisième d'une robe rouge. Appollon assis entre Bacchus et Hebé accueilloit favorablement leurs voeux, et accordoit à leurs pressantes sollicitations la liberté d'un pauvre poëte, qui au pied de l'Hélicon gémissoit dans un effroyable cachot.

Le sensible geolier se chargea de présenter la feuille de papier à la princesse le matin de la fête. Celle-ci en fit part à la maîtresse du prince, et à la femme du Grand-écuyer. Toutes les trois jetèrent un coup-d'oeil sur la glace, reconnurent

la justesse de l'allégorie, oublièrent leur ressentiment contre le pauvre Polycarpe, et coururent chez le prince pour solliciter sa grâce. Sa débonnaire Altesse achevant de vider une bouteille de Champagne; son petit oeil animé se porta amoureusement sur sa verdâtre maîtresse et il répondit ... *fiat*.

Le soir même de cet heureux jour, mon père respira un air pur et se vit en possession de cette liberté tant désirée; mais on lui signifia en même temps de vider en trois jours les états de S. A.; ce qu'il auroit fort bien pu exécuter dans un quart d'heure. Il baisa le lendemain la main des trois grâces, le pan de l'habit d'Appollon, pressa le petit tailleur bossu contre son sein, et s'éloigna de la résidence du prince débonnaire, à-peu-près aussi pauvre qu'il y étoit entré.

CHAPITRE X.

La Lâcheté.

OH douce et aimable Mlle. Morgenthau! dit en soupirant le malheureux voyageur, jusqu'à quand ton ami, ton frère d'adoption, le lutin poursuivra-t-il un infortuné! Guillemine! Guillemine! déjà deux fois je me suis vu en rêve touchant au port de la félicité, prêt à me réunir à toi! La crédulité et la superstition m'ont chassé des montagnes de Harz; et l'amour m'a banni du parc de S. A.! Hasard, fatalité ou démon! lequel de vous dirige mes pas? Quelle puissance dois-je implorer? La plus impérieuse, celle du besoin, fit entendre sa voix: Impose à ta raison le joug de la croyance, lui dit-elle intérieurement; retourne avec un coeur contrit au château de Mr. de Süssenhayn, avoue devant lui et devant la bonne Mlle. Morgenthau

que tu n'as été qu'un sot, et reconnois publiquement l'existence du malicieux, farfadet, les coeurs te reviendront en foule, on te rendra ta place d'administrateur, et tu pourras de nouveau te reposer à l'ombre des chênes majestueux, tu jouiras de la joie de tes anciens compagnons qui s'empresseront de venir te serrer la main; car comme tu le sais, l'arrivée d'un pécheur repentant causera plus d'alégresse dans le ciel que celle de cent justes.

La voix raisonnoit toujours, quand mon père arriva dans une lande très-aride, où il trouva pour tout rafraîchissement quelques grains de genièvre qu'il enleva aux grives qui voltigeoient çà et là; mais son estomac étoit plus exigeant que celui d'une grive, et la faim se faisoit sentir avec violence. Polycarpe se décida tout-d'un-coup à suivre les conseils de la voix intérieure que nous venons d'entendre, et à reconnoître s'il le falloit, l'existence de dix mille

lutins, si par là, il pouvoit recouvrer les bonnes grâces de Mr. de Süssenhayn.

En conséquence il dirigea ses pas vers les montagnes de Harz, et au bout de douze jours d'une marche très-pénible, il arriva le visage halé et les pieds tout meurtris dans la vaste forêt qui en fait l'enceinte. Le coeur lui battoit avec violence à mesure qu'il approchoit du château de Süssenhayn, et deux larmes de sentiment coulèrent sur ses joues brunies, quand, dans l'épaisseur du taillis il aperçut la petite cahute, où jadis meurtrier d'une autruche, fuyant la colère du gros homme brun, il avoit trouvé un refuge contre l'orage et la tempête. L'image chérie de Guillemine vint se retracer à son coeur dans ce lieu où quelque temps auparavant le délire de son amour et les rêves heureux de son imagination lui avoient fait couler tant de délicieux momens l'attrait du lieu, d'agréables souvenirs, et les tableaux brillans de l'espérance, l'avoient insensiblement plongé

plongé dans une douce rêverie dont tout-à-coup des cris douloureux vinrent l'arracher. Polycarpe, sans autre arme que son bâton noueux n'hésita pas à s'élancer de la cahute, et se frayant un chemin à travers les broussailles, il avança rapidement vers le lieu d'où étoient venus les cris qui se changeoient peu-à-peu en de longs et sourds gémissemens.

L'arme ne constitue pas le courage. La valeur est autre que la force, et le sentiment d'une force supérieure n'est pas plus courage, que le don de quelque monnoie n'est générosité dans le possesseur de plusieurs millions. Mon père arrive et voit Mr. de Süssenhayn vivement pressé par deux assassins; et les deux meurtriers étoient les mêmes orphelins auxquels, à la recommandation de Mlle. Morgenthau, il avoit jusqu'alors servi de père, et dont la parfaite ressemblance avec le pauvre Polycarpe, avoit comme le lecteur peut s'en rappeler,

allumé dans le sein de la chaste ménagère cette haine implacable contre lui. Ils étoient tous les deux armés d'un fusil et d'un couteau de chasse. Mais que peuvent par elles-mêmes ces armes, quand le bras destiné à en presser les ressorts et à en activer les moyens, est lui-même rendu impuissant par le trouble intérieur d'une conscience timorée? Grâces te soient rendues sage et éternelle providence! La lâcheté est la compagne ordinaire d'une mauvaise action, la vertu seule donne le vrai courage! Mon père franchit avec la rapidité de l'éclair l'espace qui le sépare du lieu du combat, il promène son bâton noueux sur la tête de ses demi-frères, et les deux lâches prennent la fuite.

Vivement, ému il se rapproche de Mr. de Süssenhayn, qui nageoit dans son sang. Ce dernier avoit reçu un coup à la tête et une blessure profonde dans le côté gauche: Est-ce toi, mon fils Polycarpe? dit-il d'une voix affoiblie, est-

ce toi à qui un père ingrat doit la vie? Combien de fois n'ai-je pas maudit ma barbare insensibilité! Combien d'exprès n'ai-je pas envoyés, pour te chercher et te ramener dans mes bras! Oh mon voeu le plus vif, le plus sincère est rempli! je te revois, tes mains pures cloront ma paupière. Daigne le ciel, en retardant l'instant de mon trépas, me permettre de récompenser ta vertu!

Mon père sentit bien que ce n'étoit ni le temps ni le lieu de récapituler le passé, et voyant le malheureux Intendant grièvement blessé perdre insensiblement ses forces, il se détermina, faute d'autres moyens, à le charger sur ses épaules, et le transporta tout doucement jusqu'au château. On l'établit dans son lit pendant que Mlle. Morgenthau exhaloit sa douleur en cris et en sanglots. Polycarpe envoya sur le meilleur cheval, le chasseur Mathieu à la ville voisine pour en ramener au plus vîte un médecin, et les chasseurs Jean et Antoine reçurent

ordre de fouiller la forêt et de ramener morts ou vifs les deux assassins.

La douce et sage ménagère cherchoit à se tirer imperceptiblement du mauvais pas où elle se voyoit engagée; mais, pour plus grande sureté, et plus grand contentement de tous les gens de la maison, on prévint son projet en l'enfermant dans la cave. Les imprécations, les menaces, les prières, la rage, les larmes, elle employa tout pour intimider ou fléchir; mais bientôt ses organes fatigués de distiller le fiel et le venin de son âme, la laissèrent plongée dans une profonde stupeur.

Peu d'heures après parut sous la grande porte du château le chasseur Jean ramenant les deux fils d'une si digne mère, les mains attachées derrière le dos. Arrivés dans la cour, ils furent accueillis par tous les domestiques qui leur distribuèrent généreusement quelques coups de chambrière. Ils avouèrent en pleurant que l'honnête Mlle. Morgenthau les

avoit incités à cette action; que déjà depuis long temps la vie de Mr. de Süssenhayn lui étoit à charge, que grâces à ses soins tous les biens étoient grevés de dettes; que tout l'argent emprunté dessus étoit enfermé dans un coffre-fort de fer et soigneusement enterré, et qu'elle n'attendoit que la réussite de leur criminelle entreprise, pour se mettre en sureté avec son trésor, et abandonner à l'héritier légitime le château entièrement vide.

D'après ce libre aveu, on mit les deux scélérats, entre les mains de la justice, qui leur fit donner un appartement aussi frais, que celui qu'Emmerentius Théodore avoit quelque temps auparavant assigné à mon père, quand le loup eut mangé les deux brebis d'Espagne. On tira Mlle. Morgenthau de la cave, elle fut interrogée et n'avoua rien; mais, comme le coffre-fort bien garni confirmoit assez la déclaration de ses deux enfans d'adoption, on la confia pareillement

aux soins d'un archer à figure sévère, qui en très peu de temps lui persuada, non-seulement l'existence du lutin, mais parvint même à lui faire croire que le farfadet avoit pris un corps pour la tourmenter.

Pour ne plus revenir sur ce désagréable sujet, j'aime mieux raconter tout de suite tout ce qui a trait à cet événement. Mr. de Süssenhayn au lit de la mort, pardonna à la mère et aux deux enfans. A sa prière on ne fit pas parler la loi aussi sévèrement qu'elle l'auroit dû faire. Mlle. Morgenthau devint l'ornement d'une maison de correction, où, au milieu de cantiques saints, elle eut le temps de faire de sérieuses réflexions, et où elle n'en fit pas; ses deux dignes rejetons volèrent à la gloire sous les étendards d'un régiment prussien, et après avoir déserté, et été rattrapés deux fois, ils furent attachés à côté l'un de l'autre à la même potence.

CHAPITRE XI.

L'Enfer.

PENDANT que les lutins évacuoient ainsi successivement le château de Süssenhayn, arriva le médecin couvert de sueur et de poussière. Il visita les blessures de l'Intendant et ne les trouva pas mortelles. Mon père ne s'éloignant pas du lit du malade assistoit à chaque pansement, et veilloit toutes les nuits dans l'antichambre, en prêtant une oreille inquiète et attentive. Tantôt il arrangeoit les oreillers écartoit les mouches, ou préparoit un verre de limonade. Mr. de Süssenhayn remarquoit tout en silence, et cette maladie opéra dans son ame un changement très-grand. Il pensa pour la première fois sérieusement à la mort, et à l'éternité. Son coeur naturellement pur et droit, mais dont les germes heureux n'avoient pu se développer

dans le tourbillon du monde, éprouva ce vide que tout être pensif et observateur de la nature doit connoître.

Son état habituel se trouvoit subitement changé, Mlle. Morgenthau, et ses deux enfans n'étoient plus auprès de lui; l'idée de les associer à sa famille, celle de captiver leur amour, et leur reconnoissance, tout s'étoit évanoui pour lui dans un jour. Tristement couché sur le côté, en face de la muraille, il se voyoit privé du plaisir de la chasse, sa chère et unique occupation, et réduit à garder le silence de crainte de retarder les progrès de sa guérison .... Quelle ressource lui restoit-il? et généralement parlant, quels moyens peut employer un être ignorant et dissipé pour remplir les instans vides de la journée? L'ame a besoin d'être occupée; manque-t-elle de fonds et de moyens? elle s'en crée d'imaginaires, se berce de songes, devient enthousiaste; et ce nouveau langage du fanatisme et de l'exagération lui paroît

un appel impérieux à la religion. Combien de pieux retours à la divinité sont dus à cette cause, bien plus encore qu'à la crainte de la mort.

Mr. de Süssenhayn commença bientôt à croire qu'une essence supérieure avoit paternellement occasionné le malheureux événement qui lui étoit arrivé, pour le retirer par la voie des souffrances du sentier d'iniquité dans lequel il étoit plongé, et le conduire dans celui de la vertu. Il fit appeler un ministre nommé le Docteur Schlendrian. L'air de l'insouciance régnoit sur la figure de ce ministre du Seigneur; tout lui paroissoit égal dans le monde. Unir un jeune couple, ou exhorter un malade au lit de la mort, étoit pour lui deux cérémonies religieuses dans lesquelles le bénéfice seul établissoit la différence. A force de s'égarer dans les vignes du Seigneur, les devoirs de son état étoient devenus pour lui des fonctions purement machinales. Il croyoit à tout ce que l'on vouloit, à

l'éternité des souffrances de l'enfer, aux revenans, aux lutins, à tout en un mot excepté à la pluralité des mondes, parce que dans l'histoire de la création de Moïse, dont il étoit l'admirateur, et le défenseur zélé, le soleil, la lune, et les étoiles sont traités un peu cavalièrement. Il jouissoit d'une grande considération parmi ses paroissiens, que son zèle actif cherchoit à prévenir contre l'éloquence captieuse de la foule de faux prophètes qui, pareils, au loup qui avoit dévoré les brebis d'Espagne, de sa débonnaire altesse, le prince Emmerentius rodoient en silence, guétant l'instant propice de s'élancer sur leur proie.

Déjà depuis long-temps la vie pécheresse de Mr. de Süssenhayn étoit pour le pasteur un sujet de scandale; un péché sur-tout qu'il ne lui pardonnoit pas, étoit de l'arracher régulièrement tous les jouts à trois heures du matin, des bras de son plus doux sommeil par le bruit des cors de chasse, les cris des piqueurs,

et les hurlemens des chiens, qui passoient justement sous les fenêtres du presbytère. L'ancien seigneur, père de Mr. de Süssenhayn, réparoit ordinairement ce désordre par l'envoi d'une couple de lièvres, assez souvent d'un chevreuil, et même quelquefois d'un sanglier. Le nouveau Seigneur non-seulement venoit rarement à l'église, encore plus rarement à confesse, mais encore consommoit tout son gibier au château. Ajoutez à-tout cela, une raison secrète qui, plus que toute autre chose avoit contribué à nourrir la rancune ecclésiastique.

Le Docteur Schlendrian avoit jadis formé le projet de s'attacher, en tout bien tout honneur, Mlle. Morgenthau en qualité de gouvernante. Elle étoit alors dans tout l'éclat de la jeunesse, et si bien traitée de la nature que le créateur auroit pu se complaire dans son ouvrage. Les articles préliminaires étoient déjà signés des deux côtés, quand l'arrivée subite et imprévue du seigneur vint

changer les résolutions de la demoiselle et la rendit au monde. Elle balança quelque temps, mais enfin elle inclina, du côté où les lièvres et les chevreuils affluoient.

Voilà de ces torts qu'un prêtre ne pardonne jamais; aussi le Docteur Schlendrian ne manquoit-il pas de tirer sur Mr. de Süssenhayn toutes les fois que l'évangile du dimanche lui fournissoit quelques allusions plus ou moins justes. Mais, comme celui-ci étoit un de ses auditeurs les moins assidus, et que sa malignité se trouvoit par-là sans effet, le Docteur saisit avec joie l'occasion qui se présentoit, pour, s'il étoit possible, torturer la conscience intimidée du pauvre malade.

Hé bien! Monsieur, lui dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil placé au pied du lit, dans quel état se trouve votre ame?

M. de Sus. Dans un état passable, mon cher pasteur; je n'ai aucun crime, aucune mauvaise action à me reprocher, mais notre nature n'est point exempte de foiblesses.

Le Doct. Sch. Oui, oui, c'est là le langage de Satan et de ceux qu'il inspire. Nous nous rejetons sur la foiblesse de notre nature, sur les écarts involontaires de notre tempérament, au lieu de mortifier notre chair, et d'amortir nos passions, et nos désirs; mais avec de pareils faux-fuyans on se ménage un sinistre avenir.

M. de S. Je ne le puis croire mon cher pasteur; je me représente Dieu comme un bon père et non comme un bourreau toujours prêt à déployer un bras vengeur, et à nous préparer des supplices.

Le D. Sch. Oui, oui, nous y voilà: Dieu daigne préserver toute ame pieuse, et chrétienne de ces principes irréligieux! De là il est facile de

conclure que vous ne croyez pas à l'enfer.

M. de S. Je crois que les bons seront récompensés, que les méchans seront punis, où, et comment? je n'en sais rien. Dans tous les cas un supplice éternel me paroît peu mesuré aux délits de la foible humanité.

Le D. Sch. (détournant les yeux.) Grand dieu? De tels blasphèmes font frémir; et moi je vous dis (en élevant la voix) en qualité de ministre des autels, d'interprète de la parole divine, que l'enfer et ses supplices seront éternels; que tout homme qui dans cette vie n'aura pu commander à ses désirs, à ses passions déréglées, sera plongé dans une mer de souffre enflammé, et que là, au lieu de concert et de musique de chasse on n'entendra que des cris lamentables et d'horribles grincemens de dents, voulez-vous des preuves? en voilà: Il ouvrit une bible, en cita cinquante

passages, et criant plus haut qu'un major qui fait manoeuvrer un régiment, il impatienta tellement le pauvre Mr. de Süssenhayn, que celui ci ne trouva pas d'autre moyen que de le faire jeter à la porte. Déjà depuis long-temps le chasseur Matthieu, attendoit cet ordre, *et le Docteur* se trouva tout-à-coup sans trop savoir comment, sur le dernier degré de l'escalier, d'où il continua en grommelant sa route vers le presbytère. Le soir, mon père, pour adoucir un peu l'orgueil ecclésiastique blessé, envoya au Docteur, un chevreuil, et une demi-douzaine de lièvres. Le concierge chargé du message rapporta la réponse suivante: *Que quoique à la vérité les tourmens de l'enfer fussent éternels, on pouvoit par la prière et les bonnes oeuvres prévenir les effets de la colère divine. Mon père sourit, et le concierge se mit á rire.*

Cet événement comique tout au plus en lui-même, eut cependant les suites les plus graves; le malade s'étoit emporté

vivement, la bile étoit passée dans le sang, les blessures s'étoient envenimées, la fièvre devenoit à chaque instant plus forte, et trois jours après il n'y eut plus d'espoir de guérison. Mr. de Süssenhayn sentant sa fin prochaine, fit éloigner tout le monde, approcher mon père de son lit, et lui tint le discours suivant:

Polycarpe, je vais te découvrir un secret qui me pèse bien davantage que le tableau effrayant de l'enfer du Docteur Schlendrian ne m'intimide; je suis ton père..... Le mari de ta mère étoit un homme respectable, mais.... et sa vie ne renfermoit *qu'une action principale, et une action politique.* Sa vertu première, l'honnêteté, l'a souvent rendu dupe sans lui donner plus de considération; c'est avec la plus vive douleur (ici une larme s'échappa de sa paupière) que je me rappelle cet attentat à la proprieté d'autrui. Mais ne me hais pas, mon fils! j'étois alors un jeune étourdi, ne voyant que le moment présent, et ne pensant

pas

pas sur-tout qu'une heure aussi terrible que celle-ci dût arriver. Pardonne à mon repentir, et ne me prive pas au lit de la mort de la consolation dernière de réparer autant qu'il m'est possible mes torts envers toi.

Mon père se précipita dans ses bras, et tout deux pleurèrent amèrement. L'Intendant fit appeler un notaire et des témoins, et en leur présence il adopta solennellement mon père, et l'institua héritier de tous ses biens.

Peu d'heures après Polycarpe recueillit son dernier soupir son corps fut enterré avec toutes les cérémonies d'usage; et le Docteur Schlendrian, dans une belle oraison funèbre qu'il prononça à cette occasion, honora vingt-cinq fois le défunt du titre de bienheureux, le tout pour prix et somme de cinq florins d'Empire.

CHAPITRE XII.

La Séduction.

Mon père se trouva ainsi tout-à-coup Seigneur et haut-justicier de Süssenhayn, Lindenbusch, Grossenholz, etc. etc. Souvent ils se demandoit s'il rêvoit, ou si toute sa vie n'avoit été qu'un songe. Ses anciens états de marmiton, de gardien d'autruche, d'administrateur des mines, d'intendant du parc, se présentoient quelquefois à son imagination, mais comme des tableaux fantastiques et vus dans l'éloignement; l'image seule de Guillemine parée des plus brillantes couleurs étoit toujours présente à ses yeux.

» Et, qui pourroit m'empêcher encore (s'écria-t-il un matin) d'être entièrement heureux? Le cor retentissant m'appelle aux plaisirs bruyans de la chasse; je reviens chargé de gibier; mais une main douce et sa-

» tinée, n'essuie pas la sueur de mon
» front; la campagne fertilisée étale à
» mes yeux tous ses trésors, le mois-
» sonneur hâlé cherche à m'initier à sa
» joie, je nage dans l'abondance; mais
» tous ces biens, tous ces plaisirs se-
» ront nuls pour mon coeur, jusqu'au
» jour heureux, où, rendu à Guillemine,
» il me sera permis de m'enivrer de
» ses regards? .... Allons! je ne veux
» plus aller tout seul rêver dans la petite
» cahute du bois; habiter seul cet immense
» château dont les voûtes résonnantes
» ne reportent à mes oreilles que le
» bruit de mes pas. »

Il dit, et prit aussitôt la plume pour écrire à Mr. van Doelen, et l'inviter à échanger son toit rouge contre le château de Süssenhayn. Dans le même instant le chasseur Jean vint l'avertir, que trois étrangers, deux hommes et une femme, désiroient lui parler. Il ordonna de les introduire et ... Qui pourroit peindre son étonnement, quand il aperçut ....

M. van Doelen.... Guillemine aux yeux noirs... et le vieux et fidelle Schrimps? Le lecteur me dispensera de lui faire le tableau des transports, des larmes de joie, des embrassemens, des extases, et des sillabes entrecoupées qui remplirent ces premiers instans. Les questions se succédoient avec rapidité de part et d'autre, sans donner le temps de placer une réponse.

Enfin à cette douce ivresse, à cette confusion de sentimens, d'idées et de mots, succéda la possibilité de parler l'un après l'autre, et par conséquent de s'entendre. L'on s'assit; mon père fit apporter le déjeûner, et fut prié de raconter d'abord l'histoire de sa vie. Il y consentit, s'établit en face de Guillemine, et les yeux toujours attachés sur elle, il fit le récit de ses infortunes, qu'il termina par cette demande? Actuellement, mon cher Mr. van Doelen, apprenez-moi à quel heureux hasard je dois le

bonheur inopiné de vous revoir sous mon toit.

M. van Doelen. Très-volontiers, mon cher enfant; vous saurez tout ce qui est arrivé à vos vieux amis, depuis le jour où vous abandonnates ma paisible habitation sur le golfe de Naples, pour devenir le garçon de cuisine d'une bande de voleurs. Je ne vous parlerai pas de l'inquiétude, de la douleur que nous causa votre disparition, des larmes qu'elle nous fit répandre; (ici mon père fixa tendrement Guillemine, celle-ci baissa ses yeux noirs.) Je fit toutes les perquisitions possibles; toutes les petites affiches, toutes les gazettes répandirent dans le royaume de Naples votre nom, et le signalement le plus exact de votre personne, et de votre habillement; hélas! tout fut inutile!

Peu de jours après, le vieux Schrimps arriva pour réclamer le dépôt qui m'avoit été confié. Mes larmes furent mon unique réponse; elles baignèrent la lettre

par laquelle j'instruisis madame votre mère de ce malheureux evenement. L'honnête Schrimps au désespoir, ne pouvant se résoudre à retourner sans vous dans sa patrie, consentit à ma prière, à rester près de moi, et à terminer ses jours sous le ciel plus chaud de l'Italie. Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles rien ne vint troubler notre repos. Nous nous convinmes si fort, Schrimps, et moi, que rarement nous étions quelques heures séparés l'un de l'autre. Nous nous occupions ensemble de jardinage; nous faisions quelques expériences de physique, dont vous savez que j'ai toujours été amateur, et pour lesquelles j'avois cherché à vous donner du goût.

Mon Père. Plaise au ciel qu'elles vous ayent mieux réussi qu'à moi! (Ici le tableau de l'autruche expirante se retraça à son esprit.)

Mr. van Doelen. Oh! Nos savantes expériences manquoient quelquefois, mais le redoutable fouet de l'homme brun

n'étoit heureusement pas derrière nous. En revanche nous nous réjouissions comme des enfans, quand, par exemple, après avoir électrisé plusieurs plantes, nous remarquions les vives étincelles qu'elles jetoient, et le contraste de la nouvelle espèce de vie que nous leur avions communiquée avec la froide végétation de leurs voisines; et quand bien fatigués de nos travaux, nous rentrions à la maison, quel plus délicieux repas que le lait frais et appétissant que ma Guillemine nous présentoit avec un sourire amical.

(Guillemine jeta en rougissant un regard sur mon père, mon père la fixa tendrement; l'expression du ressouvenir de cet heureux temps se peignit sur le front du vieux Schrimps; Mr. van Doelen continua:)

Ah! pourquoi cet état heureux, cette existence uniforme et paisible, n'échappent-t-ils pas aux regards avides de

l'être malfaisant et égoïste,' qui croit tout l'univers créé pour lui?

Un jour, je me rendis à Naples avec toute ma famille et mon vieil ami Schrimps, pour voir couler le sang de St Janvier (1) dont la fête approchoit. Cette curiosité me coûta mon repos, ma femme et ma fortune; ma Guillemine est le seul bien que j'aye sauvé. Quelques jours après je vis des gens inconnus roder autour de ma maison, mais je n'y fis pas une grande attention. A quelque distance de là, ces inconnus rencontrèrent Guillemine à la fontaine, s'ouvrirent à elle, et lui firent des propositions, qui n'excitèrent que l'indignation de son coeur pur et innocent, mais qui, avec mon expérience du monde, portèrent le trouble et la terreur dans mon ame. A dater de ce moment, nous vécumes encore plus retirés qu'auparavant. Quelques semaines

(1) Tout le monde connoît le miracle annuel du sang de St. Janvier.

s'écoulèrent sans nouveaux événemens; nos craintes se calmèrent, et ce léger nuage ne servit qu'à nous faire sentir plus vivement le bonheur dont nous jouissions.

Hélas! ce calme apparent ne fut pas de longue durée; je fus tout-à-coup appelé, devant le tribunal criminel. Etonné au delà de toute expression, j'en demandai la cause; on me répondit seulement que j'étois accusé de délits très-graves. Rassuré par le témoignage intérieur de ma conscience, je parus sans crainte devant mes juges. La première accusation intentée contre moi fut, que j'avois ri d'une manière indécente à la fête de St. Janvier. Ce fait étoit faux. J'ai toujours eu pour principe de feindre au moins un respect extérieur pour toutes les cérémonies religieuses quelque extraordinaires qu'elles pussent ne paroître, sachant combien le peuple y attache de prix. Je demandai à être

confronté avec les témoins; mais quel fut mon effroi, quand un des hommes les plus marquans, les plus riches de la ville s'offrit à affirmer par serment la vérité de l'accusation?

L'on fut encore plus loin: l'on me fit un nouveau crime d'avoir dix-huit ans auparavant accordé les eaux du baptême à vous, mon ami, à l'enfant d'adoption de mon coeur: l'on m'accusa d'avoir par là enfreint les lois de l'église. Je perçoi alors toute l'horreur de ce mystère d'iniquité; et je tremblai sur mon sort.

L'on me fit cependant entendre qu'il étoit encore en mon pouvoir, de donner un autre cours à la procédure, si je vouloir consentir à séduire mon accusateur.

Comment! s'écria mon père étouné; ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit un des hommes les plus riches et les plus puissans de Naples? Et comment un homme de cette espèce, pouvoit-il être

séduit, par un autre qui jouissoit à peine d'une honnête aisance?

M. v. D. Bon jeune homme! Vous ne donnez au mot *séduction* que son acception la plus grossière: l'on ne corrompt pas toujours avec de l'argent. La flatterie, les louanges, la bassesse, sont souvent des moyens de séduction plus puissans que l'or. L'on ne me demandoit rien de tout cela. Mais je devois sacrifier plus que mon bien, plus que ma vie.... l'on osoit exiger l'honneur de ma fille!

(Mon père tout effrayé jeta un regard sur Guillemine, celle-ci baissa les yeux, et le vermillon de la pudeur colora ses joues.)

M. v. D. Telle étoit l'espèce de séduction, que l'on attendoit d'un homme de mon état, d'un père vieilli dans les sentiers de l'honneur; la possession de ma fille! Tel étoit le but où tendoient toutes les demarches du riche débauché. C'étoit pour parvenir à ce but infame,

qu'il avoit fait roder ses espions autour de ma paisible demeure, qu'il m'avoit intenté une odieuse accusation, et qu'il en étoit enfin venu à l'exécrable proposition d'un faux serment. Je sentis toute l'horreur de ma position; je pouvois à chaque instant être arrêté, et dans ce cas je laissois ma famille à la discrétion d'un homme sans honneur et sans délicatesse. Il ne me restoit d'autre ressource que la feinte, et j'y recourus. J'eus l'air d'accéder aux propositions qui m'étoient faites; et je demandai seulement un délai de quelques jours pour préparer ma fille, il me fut accordé, et j'en profitai.

Tout ce que je pus sauver fut porté à la faveur de la nuit à bord d'un vaisseau, prêt à mettre à la voile, et peu d'heures avant l'aurore du jour redoutable, qui devoit coûter à ma fille son innocence, et vraisemblablement la vie à ses parens, j'abandonnai pour toujours ma paisible habitation, je m'embarquai

avec ma famille, et nous mimes à la voile avec un vent favorable. Nous eumes une traversée pénible; ma malheureuse femme déjà minée par les chagrins, ne put y résister; elle tomba dangereusement malade, et expira le sixième jour dans mes bras; notre douce, notre heureuse union avoit duré dix-neuf ans....: (ici Mr. van Doelen se tut quelques instans, et chercha à arrêter ses larmes; Guillemine sanglotoit, le vieux Schrimps regardoit fixement le plancher, et mon père paroissoit profondément ému.)

Que Dieu la comble de bénédictions! s'écria mon père en élevant les mains vers le ciel, elle fut ma mère, et ses sages instructions resteront toujours gravées dans mon coeur.

M. v. D. Cher enfant! ce mouvement de sensibilité et de reconnoissance, m'est un témoignage plus doux que le plus fastueux monument. Mais ne troublons par davantage la cendre des morts,

ou du moins évitons de rouvrir de douloureuses blessures.

Après un voyage de sept semaines, nous nous trouvames enfin sur le territoire germanique. Je tins conseil avec Schrimps; nos fonds s'élevoient encore à près de deux cents ducats, nous résolumes de nous rendre à Brunswick, où un frère de ma mère déjà fort âgé, et possesseur de fonds considérables, à fixé sa demeure. Voici quel fut à ce sujet mon raisonnement; content d'une honnête aisance et de mon agréable habitation sur le golfe de Naples, je n'ai jamais formé l'idée m'enrichir de la successession de cet oncle; j'ai dix ans poussé la négligence au point de ne pas lui donner signe de vie, ainsi j'ignore même s'il respire encore; et s'il existe, comment accueillera-t-il un parent pauvre et malheureux? N'importe, je ferai ce voyage, et si à mon arrivée mes espérances se trouvent détruites, j'emploierai le reste de mes fonds à lever une école dans

une petite ville voisine.... L'heureux hasard qui me rapproche de mon fils d'adoption, me prouve que Dieu n'abandonne jamais l'innocence, et me fait espérer qu'il daignera favoriser mes projets. La route que je suivois passe à peu de distance d'ici, j'ai entendu prononcer votre ancien nom, et celui que vous portez actuellement, et Guillemine et moi n'avons eu qu'un même cri, qu'un même désir. (Pour le coup Guillemine rougit jusqu'aux oreilles, la joie brillait dans les yeux de mon père, Mr. van Doelen contina.) Me trouver aussi près de l'objet de ma tendre affection, de l'enfant adopté par mon coeur, sans le revoir, sans le serrer encore une fois dans mes bras.... non, cette idée eût été trop cruelle, ce sacrifice impossible! Je suis accouru, pour vous presser contre mon sein, pour me réjouir de votre bonheur!

Mon père le serra avec force dans ses bras, et s'écria: Le voulez-vous,

mon bonheur? Oh! vous le pouvez! Vous le devez! Il dépend de vous de me rendre le plus heureux des mortels! Laissez votre vieil oncle de Brunswick mourir au milieu de ses richesses, supposé qu'il ne soit par déjà mort depuis long-temps, renoncez à l'idée de lever une école .... Au moins, lisez avant de vous décider, cette lettre que je vous écrivois au moo où l'on m'a annoncé votre arrivée....

Mon père présenta en même temps à Mr. van Doelen, la lettre, qui, comme le lecteur doit s'en rappeler, contenoit la demande de la main de Guillemine.

Je n'entreprendrai pas de définir l'espèce de sentiment que le contenu de cette lettre fit éprouver à Guillemine; mais elle rougit, ses grands yeux noirs se fixèrent à terre, et la gaze légère en obéissant aux mouvemens de son sein déceloit une violente palpitation.

Mon père, sans songer à la définition que Mr. van Doelen avoit fait de la séduction, employoit toute celle de

ses

ses regards à persuader Guillemine, son oeil, il est vrai, rencontroit rarement l'oeil noir de ma mère, mais ce n'étoit jamais sans effet.

Le respectable ministre ayant fini la lecture de la lettre, leva les yeux au ciel, quelques larmes s'en échappèrent, et pendant cette courte méditation son esprit sembla converser avec la divinité. Il apporta les yeux sur sa fille, et lui dit d'un ton imposant: Guillemine, ce jeune homme fut ton frère, il désire aujourd'hui de devenir ton époux, tu me connois, ton choix dépendra toujours de ton coeur..... Veux-tu du temps pour te décider. (Guillemine fondant en larmes, présenta timidement sa main à mon père, et Mr. van Doelen s'écria avec transport.)

Daigne l'être bienfaisant dont j'adore les immuables décrets, vous combler à jamais de ses plus précieuses faveurs!

Une pause solennelle.

Mon père pressa Guillemine contre son sein; Mr. van Doelen s'approcha d'une fenêtre pour essuyer ses larmes, et le fidelle Schrimps interrompit cet éloquent silence par un compliment en forme.

La joie se répandit dans tout le château de Süssenhayn où l'on fit aussitôt les préparatifs du mariage; mon père écrivit au petit tailleur bossu, en l'invitant aux noces. Celui-ci ne se fit pas attendre, entra en chantant par la grande porte du château, rit à gorge déployée, et employa tous ses talens poëtiques à célébrer dignement cette fête. Les ouvriers des mines vinrent gaiement au son des instrumens présenter aux jeunes époux tous leurs voeux pour leur bonheur, et le Magister Schlendrian composa une superbe épithalame pour le prix de cinq florins d'Empire.

RÉFLEXION.

Les événemens de la vie forment une chaîne continue, et notre sort dépend souvent de la circonstance qui nous paroît la moins importante. Si ma grand'mère n'étoit pas accouchée sur *le Vésuve*, mon père n'auroit point eu l'avantage d'être élevé par un sage *Ministre*. Si le vainqueur des Perses n'eût par poursuivi aussi vivement un *Hanneton*, il ne seroit pas devenu l'assassin d'une *Autruche*, et n'auroit point été obligé de chercher dans la petite cahute du bois un asile contre *l'Orage*. Si dans le souterrain de la *Mine*, il n'eût pas fait quelques plaisanteries sur le *Lutin*, la faim ne l'auroit pas forcé à chanter *l'Océan* en mauvais vers. *Le Loup* devoit manger les brebis d'Espagne, et un petit poëme écrit avec un morceau *de Plomb* d'une fenêtre devoit tirer mon père de sa prison, le mettre à même de prévenir

les desseins de deux scélérats, et de fonder son bonheur sur leur *lâcheté*. *L'Enfer* le mit en possession d'un bien noble considerable; enfin un projet infame de *Séduction*, fit que l'aimable Guillemine aux yeux noirs devint ma mère. Et si tout cela n'étoit pas arrivé, je ne serois pas venu au monde.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Le Volcan . . . . *Page* 1
Le Ministre 16
Le Hanneton 35
L'Autruche 46
L'Orage 61
La Mine 75
L'Océan 91
Le Loup 109
Le Plomb 118
La Lâcheté 126
L'Enfer 135
La Séduction 146
Réflexion 163

Se trouve

A Paris chez Pougens rue St. Thomas du Louvre N°. 246.

A Londres, chez J. de Boffes libraire, Gerard-Street N°. 7, Soho, et chez Dulau et Comp. Wardour-Street, Soho Square.

A Leipzig, chez Rabenhorst, lib.

A Berlin, chez Mettra, lib.

A Francfort sur le Mein, au bureau du Journal françois.

A Manheim, chez Fontaine, lib.

A Basle, chez Decker, lib.

A Breslau, chez G. T. Korn jun. lib.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

775

SEP 13 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF

PRA
00 53103

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 06 03 08 016 5